MOLIÈRE COLLECTION



Harvard College Library

FROM THE LIBRARY OF

FERDINAND BÔCHER, A.M.

INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861–1865

PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870–1902

GIFT OF

JAMES HAZEN HYDE

OF NEW YORK

(Class of 1898)

Received April 17, 1903

MOLIÈRE

DRAME

EN QUATRE ACTES

GEORGE SAND



PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
ANCIENNE LIBRAIRIE
MARCHANT
[illegible]

E. BLANCHARD, ÉDITEUR,
ANCIENNE LIBRAIRIE
HETZEL
[illegible]

1851




SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ECCLESIAE

MOLIÈRE

DRAME

EN QUATRE ACTES

GEORGE SAND

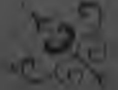


PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE, ANCIENNE LIBRAIRIE MARCHANT

E. BLANCHARD, ÉDITEUR, ANCIENNE LIBRAIRIE HETZEL

1851



MOLIÈRE

DRAME EN QUATRE ACTES

Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté,
le 10 mai 1851.

— PARIS —
IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Ce
RUE SAINT-BENOÎT, 7

MOLIÈRE

DRAME

EN QUATRE ACTES

PAR

GEORGE SAND



PARIS
PUBLIÉ PAR E. BLANCHARD
ANCIENNE LIBRAIRIE HETZEL
RUE RICHELIEU, 78

1851

A Alexandre Dumas.

Si je vous prie d'agréer fraternellement la dédicace de cette faible étude, c'est parce qu'elle présente, par l'absence, un peu volontaire, je l'avoue, d'incidents et d'action, un contraste marqué avec les vivantes et brillantes compositions dont vous avez illustré la scène moderne. Je tiens à protester contre la tendance qu'on pourrait m'attribuer, de regarder l'absence d'action au théâtre, comme une réaction systématique contre l'école dont vous êtes le chef. Loin de moi ce blasphème contre le mouvement et la vie. J'aime trop vos ouvrages, je les lis, je les écoute avec trop de conscience et d'émotion, je suis trop artiste dans mon cœur, pour souhaiter que la moindre atteinte soit portée à vos triomphes. Bien des gens croient que les artistes sont nécessairement jaloux les uns des autres. Je plains ces gens-là d'être si peu artistes eux-mêmes, et de ne pas comprendre que la pensée d'assassiner nos émules serait celle de notre propre suicide.

Puisque l'occasion s'en présente, je veux la saisir pour vous sou-

mettre quelques réflexions générales dont chacun peut faire son profit.

L'action dramatique exclut-elle l'analyse des sentiments et des passions, et réciproquement? l'homme intérieur peut-il être suffisamment révélé dans les courtes proportions de la scène, au milieu du mouvement précipité des incidents de sa vie extérieure? Je n'hésite pas à dire oui, je n'hésite pas à reconnaître que vous l'avez plusieurs fois prouvé. Cependant l'activité de l'imagination, la fièvre de la vie vous ont aussi plusieurs fois emporté jusqu'à sacrifier des nuances, des développements de caractère; et par là, vous n'avez pas satisfait le besoin que j'éprouve de bien connaître les personnages dont je vois les actions et de bien pénétrer le motif de leurs actions. Je crois qu'avec la volonté, la merveilleuse puissance que vous avez de tenir notre intérêt en haleine, vous pouviez sacrifier un peu mon genre de scrupule à l'éclat des choses extérieures. Quand vous l'avez fait, vous avez bien fait, après tout, puisque vous pouviez en dédommagement nous donner tant de belles choses dramatiques. Mais à ces mouvants tableaux, à ces enchaînements de péripéties, je préfère celles de vos œuvres où l'esprit est satisfait par la réflexion autant que par l'imprévu.

Donc, on peut resserrer dans le cadre étroit de la représentation l'analyse du cœur humain et l'imprévu rapide de la vie réelle. Mais c'est fort difficile; tout le monde n'est pas vous, et en cherchant à imiter votre manière, on a trop habitué le public à se passer de ce dont vous n'avez jamais fait bon marché, vous dont il est possible d'imiter le costume, mais non l'être qui le porte.

J'ai donc souhaité, moi dont les instincts sont plus concentrés et la création moins colorée, de donner au public ce qui était en moi, sans songer à imiter un maître dont je chéris la puissance, et je me suis dit avec le bonhomme :

Ne forçons point notre talent.

De là, cette pièce de *Molière*, où je n'ai cherché à représenter que

la vie intime, et où rien ne m'a intéressé que les combats intérieurs et les chagrins secrets. Existence romanesque et insouciante au début, laborieuse et tendre dans la seconde période, douloureuse et déchirée ensuite, calomniée et torturée à son déclin, et finissant par une mort profondément triste et solennelle. Un mot navrant, un mot historique résume cette vie prête à s'éteindre... *Mais, mon Dieu, qu'un homme souffre avant de pouvoir mourir!* On pourrait ajouter que plus cet homme est grand et bon, plus il souffre. — Voilà tout ce qui m'a frappé dans Molière, en dehors de tout ce que le monde sait de sa vie extérieure et de tout ce qu'on eût pu inventer ou présumer autour de lui. Vous eussiez trouvé moyen, vous, de montrer l'intérieur et l'extérieur de cette grande existence, et vous le ferez quand vous voudrez. Moi, je me suis contenté de ce qui me plaisait. J'ignore si le public s'en contentera, car je vous écris ceci, une heure avant le lever du rideau. Mais le mécontentement du public ne me découragerait nullement. Je me dirai, s'il en est ainsi, que la faute est dans la nature incomplète de mon talent, et non dans le but que je me suis proposé.

Ce but, je tiens à le constater et à vous le dire : vous avez monté l'action dramatique à sa plus haute puissance, sans vouloir sacrifier l'analyse psychologique ; mais en voulant faire comme vous, on a sacrifié cette seconde condition essentielle, parce qu'il faut être très-fort pour mener de front les deux choses. Je ne veux pas vous imiter, je ne le pourrais pas, et j'aurais mauvaise grâce à trouver trop vert le raisin luxuriant que vous avez planté et fait mûrir. Je veux faire de mon mieux dans ma voie, et je serais désolé que quelques-uns crussent devoir m'imiter dans mes défauts. Si le théâtre devenait exclusivement une école de patiente et calme analyse, nous n'aurions plus de théâtre ; mais ces mêmes défauts, si on s'habitue à me les pardonner et à prendre en considération mes efforts pour ramener la part d'analyse qui doit être faite, auront produit un bon résultat. La grande difficulté de nos jours, c'est d'analyser rapidement. Nos pères n'étaient pas sceptiques et raisonneurs comme nous : leurs

caractères étaient plus d'une pièce, beaucoup de croyances et par conséquent de sentiments et de résolutions, n'étaient pas soumis à la discussion. Aujourd'hui nous sommes autant de mondes philosophiques que nous sommes d'individus pensants. Un Othello moderne aurait besoin de s'expliquer davantage pour être accepté de tous. Et cependant on veut des scènes courtes, des dialogues serrés. — Allons, allons, on va commencer mon humble épreuve; je vous quitte, et je vous dis : faites mieux que moi, et dans le bon chemin donnez l'exemple à moi et aux autres.

GEORGE SAND.

L'épreuve a été acceptée par un public bienveillant et grâce aux efforts des artistes dramatiques auxquels j'adresse mes remerciements. Je ne parlerai pas cette fois de mon ami M. Bocage ; ayant toujours à le remercier pour les soins affectueux et intelligents qu'il donne à la mise en scène et à l'interprétation de mes ouvrages, je ne ferais que répéter ce que je lui ai déjà dit deux fois, ce que j'espère avoir à lui dire encore bientôt. — Je me bornerai à dire qu'il est digne de représenter Molière : digne par le talent, digne par le cœur.

Je dois aussi et j'adresse cordialement d'affectueux éloges à mesdames Lacressonnière, Boudeville et Jouve ; à MM. Ménier, Lacressonnière, Mâtis, Baron, tous consciencieux et habiles interprètes d'une pensée qui n'est pas à la hauteur du sujet, mais qui est du moins religieuse et fervente pour la mémoire de l'homme de bien et de génie qui fut Molière.

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE.

MOLIÈRE, auteur et acteur, chef d'une troupe de comédiens ambulants (30 ans).................		M. BOCAGE.
BRÉCOURT.....................	acteurs dans la troupe de Molière.	M. MATIS.
DUPARC dit GROS-RENÉ......		M. PAULIN MÉNIER.
MAGDELEINE BÉJART (25 ans).		Mme BOUDEVILLE.
ARMANDE BÉJART (15 ans)...		Mme LACRESSONNIÈRE.
UN CAVALIER (30 ans)......................		M. LACRESSONNIÈRE.
PIERRETTE, jeune paysanne.................		Mlle HORTENSE JOUVE.

La scène peut se passer en Limousin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une plate-forme au haut d'un ravin; rocher au fond.— A droite, deuxième plan, un tertre devant lequel est un talus de verdure; premier plan, un tronc d'arbre au pied duquel est un banc de gazon; sur le côté une petite butte de gazon. — A gauche, un plan de branchages, une pierre et une espèce de voûte formant grotte; deuxième plan, un tertre devant lequel est un banc de pierre, avec de grands arbres; le centre et le côté gauche sont dégarnis pour laisser passer la voiture qui vient du fond à gauche pour s'arrêter au deuxième plan de ce côté. — Sur cette voiture, il est écrit: TROUPE DU SIEUR MOLIÈRE; elle a deux panneaux qui s'ouvrent par derrière. — Le devant de la scène, à terre, représente du gazon. *

SCÈNE I.

DUPARC, BRÉCOURT.

BRÉCOURT, descendant du fourgon.

Cet endroit-ci me semble disposé à souhait pour la halte, le repas et la sieste. (Brécourt descend de voiture.) Ouf! quelle chaleur! Ces paysans nous avaient bien dit que nous trouverions une fontaine ombragée au faîte de la montée. Arrive donc, chasseur intrépide!...

DUPARC, ôtant son arquebuse et appelant ses chiens. (A gauche, deuxième plan.)

Tiburce! Artaban!

BRÉCOURT.

Oublie donc un peu tes chiens, et me viens aider à déballer nos provisions de bouche; (Duparc descend du tertre, et Brécourt va ouvrir le derrière du fourgon; lui et Duparc apportent ce qu'il faut en scène,

* La mise en scène est prise de la gauche du spectateur.

gauche.) nous serons bien ici : les coussins du chariot pour asseoir nos dames, le panier aux vivres, le panier aux vins... Tout doux, ne cassons rien... Ah ! nous allons donc déjeuner ! Duparc !

DUPARC.

Hein !

BRÉCOURT.

Si nous allumions du feu ?

DUPARC, qui l'a aidé à sortir du fourgon un grand panier carré, des coussins et divers ustensiles.

Pourquoi faire ?

BRÉCOURT.

Pour faire cuire le gibier que tu avais promis de tuer en route.

DUPARC.

Mauvais plaisant ! tu ne songes qu'à ta gueule, et oublies ce pauvre cheval qui vaut mieux que nous tous.

BRÉCOURT.

Je songe d'abord à ceux de mon espèce.

DUPARC.

Notre espèce est la pire de toutes ; Brécourt, les hommes ne valent rien !... Ça, viennent-ils, nos compagnons ?

BRÉCOURT, remontant au fond du théâtre.

Ils devraient être ici. Le chariot n° 2 monte la côte, notre chef le conduit, et ces dames viennent de leur pied léger, battant les buissons comme des écoliers en vacances.

DUPARC.

Oui, oui, selon leur coutume, toujours riant, coquetant ou béant aux corneilles, du temps qu'on crève de faim et de soif à les attendre : j'ai l'estomac creux comme un rebec ! Allons, je vas mettre ce pauvre cheval à l'ombre ; mes chiens ont déjà trouvé le bon endroit.

(Il va remiser la voiture à gauche, de manière à laisser voir l'inscription.)

SCÈNE II.

BRÉCOURT, seul.

Qui croirait que ce misanthrope est sur les planches le plus beau rieur de la troupe? Le public ne se doute guère de l'humeur véritable du joyeux Gros-Réné! le public ne sait point que le masque qui rit et grimace est souvent collé au visage du comédien par ses pleurs.

SCÈNE III.

BRÉCOURT, PIERRETTE, très-pauvrement vêtue.

PIERRETTE, entrant de droite à reculons et parlant vers la coulisse.

Allons, mesdemoiselles, soyez belles et sages, et n'allez point courir dans les blés pour y gâter vos blancs habits.

BRÉCOURT, à part, et l'observant.

A qui diantre parle cette petite paysanne? à ses oies, Dieu me pardonne!

PIERRETTE, se croyant seule.

Ah! c'est qu'il les faut souvent avertir ces demoiselles-là, ça vous a une cervelle si légère! ce n'est point comme moi qui pense toujours à quelque chose. Voyons, à quoi est-ce que je penserai bien?... je penserais bien à manger, mais mordi je n'ai miette à fourrer sous la dent; à dormir?... mais il faut que je pense à garder mes oies, et ces deux idées-là ne peuvent jamais s'accorder ensemble. Dame, je m'ennuierais bien d'être toujours toute seule dans la montagne, si je n'avais point mon brin d'esprit pour me tenir compagnie. Ils disent pourtant à la ferme que je suis simple. (Changeant sa voix et contrefaisant quelqu'un. — Brécourt monte sur le tertre et va y déposer son manteau.) Une

grande sotte qui a seize ans, et qui ne sait rien de rien! (Reprenant sa voix.) Oh! oui, dà, si on m'avait appris quelque chose, je saurais quelque chose. (Apercevant Brécourt.) Oh! là! là! oh! là! là! (Elle veut s'enfuir.)

BRÉCOURT.

Eh bien! donc, ma fille, est-ce que je vous fais si grand'-peur?

PIERRETTE.

Oh! oui, grand' peur! Monsieur, ne me faites point de mal; je ne vous parle point.

BRÉCOURT.

Tu es une vraie sauvage, ma mie, et cependant tu parlais seule fort gaillardement tout à l'heure...

PIERRETTE.

Vous m'écoutiez donc? voire qui l'aurait su!... mais je n'ai rien dit pour vous faire du tort, je ne pensais seulement point à vous.

BRÉCOURT.

Je le crois! aussi ne veux-je point te faire de peine. Tiens, connais-tu cela? (Il lui montre une pièce de monnaie.)

PIERRETTE.

Je n'y connais point grand' chose, je ne sais pas calculer l'argent.

BRÉCOURT.

Tu ne gagnes donc point ta vie, à garder les oies?

PIERRETTE.

Si fait, je gagne mon pain; on me donne les sabots pardessus le marché.

BRÉCOURT.

Eh bien! veux-tu gagner cette pièce d'argent?

PIERRETTE.

Nenni, monsieur, si c'est à faire quelque chose contre le bien du roi.

BRÉCOURT.

Oh! oh! tu tiens pour le roi, toi?

PIERRETTE.

Moi? dame, je ne sais pas.

BRÉCOURT.

Sais-tu ce que c'est que le roi?

PIERRETTE.

Je ne l'ai jamais vu.

BRÉCOURT.

Mais tu crains les Frondeurs?

PIERRETTE.

Ah! oui, par exemple!

BRÉCOURT.

Qu'est-ce que c'est que les Frondeurs?

PIERRETTE.

Dame! on dit que... ma foi je ne les connais point, moi; vous me dites là un tas de choses que je n'entends mie. On dit comme ça chez nous qu'il faut agir dans le bien du roi, et puis voilà; je n'en sais pas plus long.

BRÉCOURT.

Allons, je ne t'en demande pas davantage. Veux-tu nous aider, mes camarades et moi, à déjeuner sous ces arbres?

PIERRETTE.

Et où donc est-ce qu'ils sont vos camarades?

BRÉCOURT, lui indiquant la gauche.

Tiens, les vois-tu qui montent par ici?

PIERRETTE, montant sur le banc qui est devant le tronc d'arbre.

Oh! le beau monde!... le joli monde! tous en braves habits de ville. On n'en voit point souvent par ici, du monde comme ça! Mais s'ils me réclament à déjeuner, moi je n'ai rien à leur donner, d'abord.

BRÉCOURT, lui montrant le panier aux vivres qui est à gauche.

Nous avons ici tout ce qu'il faut, et tu en auras ta part si tu nous aides.

PIERRETTE.

Qu'est-ce qu'il faut faire? tenir votre chevau? Ah! ça me connaît, ça, les chevals, et je lui virerai la mouche à seules fins qu'il ne s'en sauve point; mais ce monsieur qui vient là, c'est-il un médecin, qu'il est tout de noir habillé?

BRÉCOURT.

Non, c'est un comédien : c'est notre chef.

PIERRETTE.

Ah! c'est un comédien! je ne sais point ce que c'est... mais ça ne me regarde pas.

SCÈNE IV.

BRÉCOURT, PIERRETTE, MOLIÈRE, MAGDELEINE BÉJART, ARMANDE BÉJART.

(Molière à pied, ayant sous le bras Magdeleine et Armande Béjart. Brécourt va au-devant d'eux.)

BRÉCOURT.

Eh bien! Molière, n'ai-je point trouvé là une jolie salle de réfection? J'ai pourvu à tout, car j'ai déjà un page (Montrant Pierrette.), et il y a sous ces roches une fontaine pour rafraîchir nos flacons.

MOLIÈRE.

C'est affaire à toi, mon cher Brécourt, de prendre les devants. Voyons, mesdames, n'est-ce point là le modèle des hommes? au théâtre, en voyage, partout, n'est-ce point lui qui s'emploie toujours pour le plaisir des autres?

ARMANDE.

Il faut bien qu'il soit aimable pour deux : pour son ami Duparc et pour lui-même.

MOLIÈRE.

Duparc fait cependant aussi toutes vos volontés, mademoiselle Armande.

BRÉCOURT, à Pierrette.

Allons leur donner l'avoine.

PIERRETTE, descendant et allant vers Magdeleine et Armande.

Oh! je sais bien soigner ça, moi, les bêtes. Dites donc, mesdemoiselles, vous garderez les miennes pendant ce temps-là?

ARMANDE.

Comment?

PIERRETTE, montrant la coulisse par où elle est entrée.

Oui, mes oies qui sont par-là, le long des blés : elles sont seize. (Elle sort avec Brécourt, à gauche au fond.)

ARMANDE, riant.

Bon, compte là-dessus!

SCÈNE V.

ARMANDE, MOLIÈRE, MAGDELEINE.

(Armande va s'asseoir à gauche, Molière sur le banc de pierre, Magdeleine au pied du tronc d'arbre.)

MOLIÈRE, assis.

Eh bien! mes enfants, vous le voyez, vous avez voulu suivre

ma fortune errante, et je n'ai souvent à vous offrir qu'un siége de gazon et un toit de feuillage: c'est trop de fatigues et d'aventures pour des femmes délicates.

MAGDELEINE.

Jusqu'ici, quant à moi, je n'ai ressenti aucune fatigue, et nos aventures m'ont semblé plus divertissantes que fâcheuses. Je l'aime, cette vie vagabonde, et ne me l'étais point imaginée aussi agréable qu'elle l'est en votre compagnie.

MOLIÈRE, se levant et allant à Magdeleine, tout en regardant de temps en temps Armande qui s'est assise d'un air boudeur.

Vous parlez ainsi pour ne me point affliger, sachant bien que je voudrais vous donner toutes les aises, et que je souffre de ne pouvoir ôter les épines de votre chemin. Quel caractère généreux est le vôtre, Magdeleine, et qu'un mot de vous sait donner de courage et de consolation.

MAGDELEINE, se levant.

Vous ne vous connaissez donc point vous-même, Molière; car vous êtes mon modèle, et c'est à vous que je m'efforce de ressembler pour être satisfaite de moi.

ARMANDE.

Ah! mon Dieu, que de compliments! est-ce un rôle que vous récitez là tous les deux?

MAGDELEINE.

Je dis ma pensée, qui devrait être la vôtre aussi, Armande.

ARMANDE.

Oh! ma pensée, la voici pour le moment : j'ai chaud, j'ai faim, et je suis lasse.

MOLIÈRE.

La pauvre mignonne! hâtons-nous donc de dejeuner.

(Il s'approche du panier. — Armande se lève.)

MAGDELEINE, allant à Molière.

Non, pas auparavant que nos camarades, qui prennent de la

peine soient ici pour commencer avec nous ; ne gâtez point ma sœur, mon ami ; ne faut-il pas qu'elle apprenne à patienter et à souffrir comme les autres ? Elle a voulu voyager avec nous ; elle veut être comédienne : je ne le voulais pas, vous m'avez forcée de céder, et maintenant qu'elle y est, il la faut habituer à porter un peu son mal sans se plaindre.

MOLIÈRE, à Armande qui hoche la tête.

Votre sœur a raison, Armande, il faut de la patience. (Il soulève le couvercle du panier et en tire des fruits qu'il passe en cachette à Armande.) Il faut de la sobriété, et croire tout ce que votre sœur vous dit.

ARMANDE.

Allons, j'y essaierai ; merci de la leçon, mon bon ami ! je vais vais faire un tour en attendant le déjeuner, pour m'exercer à la patience. (Elle sort en grignottant à droite, troisième plan.)

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, MAGDELEINE.

MAGDELEINE.

Molière ! Molière ! vous l'aimez trop.

MOLIÈRE.

Je l'aime comme mon enfant.

MAGDELEINE.

Comme votre enfant... êtes-vous d'âge à faire le tuteur ?

MOLIÈRE.

Il me semble que oui. Je m'imagine qu'elle est votre nièce et que je suis son père, parce que je vous considère comme ma sœur... La solide amitié qui m'unit à vous, Magdeleine, remplit ma vie de vaillance et de force... la sainte tendresse que j'ai pour Armande égaie mes loisirs et m'adoucit le cœur ; c'est

de vous que je reçois tout ce que j'ai de bon dans l'âme, et c'est à elle que je le voudrais pouvoir donner comme un bien qui lui est dû plus qu'à moi.

MAGDELEINE.

Vous ne nous aimez point de la même manière, je le sais; mais n'a-t-elle point la meilleure part? il y a huit ans que nous partageons, vous et moi, mêmes soins et même fortune; il y a six mois à peine que ma sœur est avec nous, et déjà elle vous occupe plus que de raison.

MOLIÈRE.

Quoi! Magdeleine, l'amitié s'accommode-t-elle de la jalousie? vous parlez comme une jalouse.

MAGDELEINE, tressaillant.

L'amitié est jalouse de confiance. Écoutez, Molière, je veux la vôtre, je l'exige, montrez-moi le fond de votre cœur : sentez-vous de l'amour pour Armande? S'il en est ainsi, je vous demande de ne me le point cacher; je redoublerai de soins pour rendre ma sœur digne de vous, et je lui servirai véritablement de tutrice et de mère, pour joindre son sort au vôtre dès qu'elle sera en âge de se marier.

MOLIÈRE, un peu ému.

Parlez-vous sérieusement, Magdeleine?

MAGDELEINE, émue, mais se contenant.

Je vous le jure par notre amitié même.

MOLIÈRE.

Eh bien! moi, par le respect que je vous porte, je jure que je suis l'homme de la terre le moins capable de se fixer dans des liens éternels, non que j'aie le caractère volage : l'inconstance, c'est de l'ingratitude; et d'ailleurs, je serais porté à trop de jalousie pour vouloir donner à ma femme l'exemple de l'infidélité; mais pour avoir une compagne fidèle, il la faut rendre heureuse, et la mienne ne trouverait point son compte

dans les choses qui me préoccupent. Vous savez bien que je n'ai qu'une passion, celle du théâtre ; que j'y ai tout sacrifié, mes parents, mon avenir et moi-même. Héritier d'un certain fonds de commerce et d'une charge assez lucrative dans la maison du roi, fils de famille, avocat... diplômé, s'il vous plaît, ne m'avez-vous point vu quitter tout pour m'attacher à une profession misérable et que le monde considère comme dégradante ? J'y fus poussé par une force inconnue, par un entêtement de ma destinée encore plus que de ma volonté, et encore que je ne voie point la fin de mes traverses, de mes fatigues et de mon obscurité, rien ne me fera renoncer à mon dessein ; j'y veux donner tout mon temps, toutes mes veilles, toutes mes pensées ; je ne me laisserai distraire ni par les sentiments du cœur, ni par les charges de la famille. Vous voyez donc bien que je ne me dois point marier, à moins que je ne devienne fort riche et fort célèbre, (Souriant.) ce qui n'est point vraisemblable, que vous en semble ?

MAGDELEINE.

Je sais vos résolutions, et me suis associée à vos intérêts sur ce pied que nous ne devions nous marier ni l'un ni l'autre ; mais à ce compte-là, Molière, vous ne devez point aimer ma sœur, et j'ai sujet d'en être inquiète.

MOLIÈRE.

Non, Magdeleine, vous n'avez point sujet de l'être, car je suis un galant homme, et vous le savez bien.

MAGDELEINE.

Vous me donnez votre parole sérieuse et réfléchie que vous verrez toujours Armande avec les yeux d'un frère ?

MOLIÈRE.

Oui, ma bonne amie, recevez-la devant Dieu.

MAGDELEINE.

J'y crois, et j'y compte.

BRÉCOURT, derrière le théâtre.

Molière ! hé Molière ! (Molière va vers lui.)

MAGDELEINE, à part.

J'y crois, j'y compte, et cependant je souffre.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, MAGDELEINE, PIERRETTE.

BRÉCOURT, venant de la gauche au bord.

Voici un plaisant accident ! nous avons toutes choses pour déjeuner, hormis du pain que nous avons oublié ; (Montrant Pierrette.) mais cette petite fille dit qu'il y a ici près une ferme où nous en pourrons trouver. J'y cours.

MOLIÈRE, l'arrêtant.

Non, c'est à moi de faire quelque chose pour les autres : repose-toi.

PIERRETTE, montrant la droite.

Oh ! c'est tout près la ferme ! voyez, au bout de ce champ-là.

MAGDELEINE, à Molière.

J'y vais avec vous.

MOLIÈRE.

Bien, venez... mais Armande, où est-elle ?

BRÉCOURT, regardant vers la coulisse de droite.

Tenez, sur le chemin que vous allez prendre, justement ! (Allant derrière le panier et en retirant une cruche de terre.) moi, je vais puiser de l'eau ; (A Pierrette.) Toi, veille sur nos provisions.

(Il sort à gauche, premier plan.)

SCÈNE VIII.

PIERRETTE, seule.

Oh ! pardine, il n'y a point de danger ; il ne passe pas déjà tant de monde par ce chemin-ci : c'est égal, on m'a dit veille, je vas veiller. (Elle s'assied près du tronc d'arbre.) Avec ça, je garderai mes oies qui sont là... bien raisonnables... elles dorment toutes... Ah ! les paresseuses de dormir comme ça en plein midi. (Elle s'endort)

SCÈNE IX.

PIERRETTE, endormie, LE CAVALIER.

LE CAVALIER, entre à cheval et près de la voiture ; il fait comme si le cheval ne voulait pas avancer ; il descend.

Allons, courage, maudite bête ! es-tu déjà fourbue ? (Il fouette le cheval qui disparaît.) mange, couche-toi, crève, fais ce que tu voudras, et va au diable ; (Approchant et s'essuyant le front.) me voilà aussi fatigué que ma monture, et si je m'en croyais, je me laisserais tomber ! mais il faut que le vouloir serve à l'homme, surtout dans les grands périls... Ah ! ce lieu-ci me semble occupé, gare à nous ! (Il examine le chariot et lit un nom sur le coffre.) *Troupe du sieur Molière*. Molière ! Qu'est-ce que c'est que ça ?... (Il avance la tête dans le chariot et en retire à demi quelques accessoires de théâtre.) Casques, rapières et pertuisanes en bois doré ! ce ne sont point là gens de guerre, mais comédiens de campagne ; j'en aurai bon marché. Il faut qu'ils me cèdent un de leurs chevaux... Où sont-ils donc ?... (Voyant Pierrette.) Hé ! petite ! (Il la secoue.) Sus, répondez ! Réveillez-vous !

PIERRETTE, à demi endormie.

Oh ! qu'est-ce qu'il y a ? êtes-vous de ces gens-là qui vont déjeuner ici ?

LE CAVALIER.

Déjeuner? pardieu! oui, j'en suis; où déjeune-t-on?

PIERRETTE.

Voilà le panier aux vivres; il n'y manque que le pain qu'ils ont été quérir.

LE CAVALIER, apportant le panier au milieu.

Le pain... oh! bagatelle! (Il va pour lever le couvercle du panier; Pierrette l'en empêche.)

PIERRETTE.

Vous allez comme ça manger sans attendre vos camarades? ça n'est pas bien honnête.

LE CAVALIER, avec dureté.

Vous trouvez?

PIERRETTE, à part, et se reculant.

Oh! les méchants yeux qu'il a; c'est peut-être un voleur. Je m'en vas avertir les autres, moi! (Elle se sauve à gauche.)

SCÈNE X.

LE CAVALIER, seul; il va prendre une bouteille et un verre dans le panier, et boit; il se met à cheval sur le panier.

Bonne rencontre, vrai Dieu! la fortune me suit partout... Allons, de la confiance, de l'audace, et tout est sauvé!... Mes huit braves doivent être à Limoges... je les aurai rejoints ce soir... huit hommes contre toute la France... oui! mais je suis le neuvième!... (Il commence à dépecer une volaille.)

SCÈNE XI.

LE CAVALIER, BRÉCOURT, PIERRETTE.

(Pierrette, après avoir montré le cavalier à Brécourt, se sauve à droite, 3e plan. Brécourt tient un bâton derrière lui et s'approche doucement sans que le cavalier l'observe. Après l'avoir examiné un instant, il se place à cheval en face de lui, à l'autre bout du panier.)

BRÉCOURT.

Bon appétit ! mon camarade.

LE CAVALIER, prenant une bouteille dans le panier.

Grand merci. A votre santé ! (Brécourt lève son bâton que le cavalier pare avec un pistolet qu'il a tiré rapidement de sa ceinture.) Doucement, mon ami : j'ai faim, j'ai soif, je suis pressé ; j'ai de l'argent, je récompense qui m'oblige, je tue qui me dérange !

BRÉCOURT, tirant sa rapière.

Tuez donc si vous pouvez, car je prétends fort vous déranger.

LE CAVALIER, jetant son pistolet.

Si vous prenez ces armes-là, à la bonne heure. (Il tire aussi sa rapière et s'arrête. (A part.) M'est avis que je fais ici mal à propos le gentilhomme. Une querelle ne peut que me retarder.

BRÉCOURT.

Eh bien ! monsieur, je suis à vos ordres. Est-ce que vous reculez déjà?

LE CAVALIER.

Non pas ; mais nous couperons-nous la gorge pour si peu ? Vendez-moi votre part de ce déjeuner, car si j'avais un royaume je le donnerais à cette heure pour un morceau de pain.

BRÉCOURT.

Monsieur, je ne suis point marchand vivandier, et ne tiens point auberge en plein vent. Je suis fort marri de vous chagri-

ner, mais il faut, s'il vous plaît, que vous receviez une petite leçon pour avoir touché sans ma permission à des choses confiées à ma garde : choisissez de la rapière ou du bâton !

LE CAVALIER.

Allons, vous l'exigez? j'en suis fâché pour vous, je vous jure. (Ils croisent l'épée.)

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, ARMANDE, MAGDELEINE, DUPARC, PIERRETTE, BRÉCOURT, LE CAVALIER.

(Pierrette, qui est rentrée avec eux, a un pain de quatre livres sous le bras.)

MOLIÈRE, séparant leurs épées avec sa canne.

Halte-là! messieurs... Brécourt, qu'est-ce donc?

BRÉCOURT.

Laisse, laisse, Molière, je suis en train de mettre à la raison un voyageur de trop grand appétit que j'ai surpris nous dévalisant de nos vivres.

MOLIÈRE.

Le cas est grave, car nous avons grand appétit aussi. Voyons, monsieur l'affamé, qu'avez-vous à dire pour votre justification?

LE CAVALIER.

Monsieur, puisque vous ne me paraissez point disposé à prendre la chose au tragique, je vous avouerai que j'ai agi un peu cavalièrement; la fatigue où je succombe et les affaires qui me pressent me peuvent seules excuser. Je comptais laisser ici ma bourse en échange de mon pillage; je l'ai offerte à votre camarade, qui n'a voulu entendre à rien : il a la tête un peu chaude.

MOLIÈRE, se rapprochant du cavalier qu'il examine avec surprise, et qu'il amène peu à peu sur le devant du théâtre.

Il est le plus doux et le meilleur des hommes, mais fier et

brave ; et ce caractère-là n'a rien qui vous doive surprendre... car vous-même...

LE CAVALIER.

Eh bien ! quoi ? pourquoi me regardez-vous ainsi ?

MOLIÈRE.

Parce que je veux mourir ou je vous connais.

LE CAVALIER, baissant la voix, mais d'un ton absolu.

Vous vous trompez, vous ne me connaissez pas.

MOLIÈRE.

Ce ton absolu, ce regard d'aigle, cette crinière de lion... oh ! pardonnez-moi, monsieur, je vous connais fort bien, et qui vous a vu une fois ne saurait vous oublier. (Haut.) Brécourt, je connais monsieur ; c'est un galant homme, un peu prompt... j'ai à lui parler : servez le déjeuner, mes enfants, et mettez un couvert de plus. Allons, Duparc.

(Les autres personnages s'occupent, vont, viennent, autour des apprêts du déjeuner.)

LE CAVALIER.

Vous me reconnaissez, dites-vous ? Eh bien, le mensonge me répugne, et même pour sauver ma vie et mes destinées, je ne saurais m'abaisser jusque-là. Voyons, que comptez vous faire ? (Il se retourne et regarde derrière lui.) Vous voilà trois hommes contre un ; mais vous devez savoir que, fussiez-vous dix, vous n'auriez pas bon marché de moi.

MOLIÈRE.

Fussions-nous vingt peut-être, je le sais. Ayez cependant assez bonne opinion de moi pour croire que je cède au respect beaucoup plus qu'à la crainte ; croyez aussi, monsieur, que ce n'est point votre rang qui m'éblouit, mais que c'est au génie, à la vaillance, au malheur peut-être que je me sens porté à rendre hommage.

LE CAVALIER.

Le malheur, oui ou non... qui sait ? Dieu est le maître ; vous,

monsieur, vous me paraissez être un homme de sens, gardez-moi le secret, et comptez que si je triomphe, vous en serez un jour grandement récompensé.

MOLIÈRE.

Monsieur, encore que le roi ne m'ait point donné charge de garder son royaume, je pourrais m'emparer de votre personne par la violence (Le cavalier sourit.), ou par la trahison. (Le cavalier tressaille.) Quant à la violence, je ne puis me défendre d'un grand respect pour vous ; et quant à la trahison, regardez-moi et voyez si vous m'en croyez capable.

LE CAVALIER, le regardant.

Jamais homme ne fut pourvu d'un plus mâle et plus honnête visage ! Je me fie à vous.

MOLIÈRE.

Et vous faites bien. (A ses camarades.) Allons, amis, à table ! à table ! (Au cavalier.) Ceci est une métaphore ; chacun fait comme il peut, et vous savez encore mieux que nous comment on vit en campagne.

BRÉCOURT, au cavalier.

Monsieur a donc gagné son procès ?

MOLIÈRE.

Oui, mon ami, oui.

BRÉCOURT.

Allons, puisque vous êtes ami de Molière, touchez là, je regretterais de vous avoir gâté.

(Ils s'asseyent : les dames sur des coussins, les hommes sur des souches ou sur des pierres qu'ils ont disposées les viandes, fruits et bouteilles. Tout est à terre ; Coudé est assis sur le panier et Duparc devant le tronc d'arbre.)

MOLIÈRE.

A table ! à table ! Monsieur est homme de qualité ; je n'ai point l'honneur d'être son ami, mais j'ai eu celui de le voir à

la cour, où j'étais, par hérédité de fonctions, attaché à la personne de Sa Majesté Louis XIII. (Tout le monde mange.)

(Pendant le commencement de la conversation Pierrette a passé la salade à tout le monde et garde le saladier; elle vient s'asseoir à terre près de Duparc; elle a une grande tartine de pain et mange à même le saladier.)

LE CAVALIER, tressaillant.

Du feu roi!

MOLIÈRE.

Je l'ai suivi à Narbonne, et j'ai vu Richelieu, voyageant sur son lit de mort, porter au bourreau les têtes de Cinq Mars et de Thou : c'était cruel, mais c'était grand comme la tragédie antique. Ce que nous voyons aujourd'hui n'est plus que de la comédie.

LE CAVALIER.

Ah! vous trouvez?

BRÉCOURT.

Nous sommes là-dessus de l'avis de tout le monde.

DUPARC.

Ce n'est même point de la bonne comédie, car c'est ridicule sans être divertissant.

LE CAVALIER.

Et le Mazarin n'est point un Richelieu, à votre avis?

DUPARC.

Je ne sais point quel est le vôtre, mais je n'ai point coutume de céler le mien : le Mazarin...

BRÉCOURT.

Le Mazarin est tout ce qu'il vous plaira; je suis pour lui à cette heure que Turenne est pour lui.

LE CAVALIER.

Ah! vous êtes pour Turenne, vous?

BRÉCOURT.

Pardieu oui, monsieur, car j'ai servi sous ses ordres, et il ne ferait point bon me venir dire qu'il n'est pas le plus grand homme de ce temps-ci.

MOLIÈRE, voyant l'agitation du cavalier.

Monsieur pense de même, car il est attaché à son service.

LE CAVALIER, surpris.

Moi?...

MOLIÈRE.

Mais oui! ne m'avez-vous point dit que vous étiez chargé d'une mission importante, et que vous vous rendiez auprès de lui?

LE CAVALIER, souriant.

Oui, oui, vous avez raison, c'est comme cela; c'est ce qui me doit excuser auprès de monsieur (Montrant Brécourt.) d'avoir fait main-basse sur les apprêts de ce repas champêtre... Puisque vous avez porté le harnois de guerre, mon brave, vous savez bien que faim et soif sont deux grandes diablesses qui ne parlementent point volontiers.

BRÉCOURT, allant au cavalier.

Eh bien! oui, je l'avoue, on agissait souvent comme vous; on traitait son propre pays en province conquise: tant pis pour le pauvre paysan, tant pis pour le pauvre voyageur.

(Il retourne à sa place.)

DUPARC.

Aussi s'est-il fait comédien par dégoût du métier de pillard, et à seules fins de redevenir bon citoyen.

MOLIÈRE, riant.

Monsieur verra plus tard si, pour expier ses péchés, il lui convient de prendre le même parti que toi.

BRÉCOURT, levant son verre.

En attendant, je lui porte la santé du grand Turenne!

LE CAVALIER.

Volontiers, et celle du roi avec, si bon vous semble.

(Brécourt, Molière et le cavalier trinquent.)

MAGDELEINE, prenant son verre.

Moi, femme, je propose celle de la reine : elle est malheureuse à l'heure qu'il est.

ARMANDE, même jeu.

Quant à moi, je porte celle de M. le Prince ; je suis Frondeuse, et de la jeune Fronde encore : vivent les princes !

LE CAVALIER, se levant et lui rendant son salut.

En vérité, ma belle enfant ?

ARMANDE.

J'ai l'humeur contredisante, et ne puis souffrir de penser comme les autres.

MOLIÈRE, riant.

Armande se rend justice.

ARMANDE.

Et vous, monsieur Duparc, dit Gros-René, vous ne buvez à personne. Eh bien ! je veux que vous me fassiez raison, et je vous propose la santé de vos deux chiens, Artaban et Tiburce !

DUPARC, élevant son verre.

Vivent les chiens ! il n'y a que cela d'honnête et de fidèle en ce triste monde.

PIERRETTE, qui est assise par terre, auprès de Duparc.

Oh ! bien, vivent les oies ! c'est des bonnes bêtes aussi. Ça ne vous a pas un brin de malice.

MOLIÈRE.

Vivent les bêtes tant que vous voudrez ; les plus humbles créatures sont l'ouvrage de ce grand artisan de l'univers dont cette belle nature est le temple ouvert à tous les hommes, même au pauvre comédien excommunié. (Molière se lève le verre à la main.) Mais puisque nous sommes en train de porter des santés, portons donc celle de ce pauvre peuple de France qui paie les violons de toutes les fêtes et les trompettes de toutes les guerres ! Qu'en dites-vous, notre hôte ?

LE CAVALIER, même jeu.

Vive la France et son peuple ! soit.

(Tout le monde boit et repose son verre.)

MOLIÈRE.

Hélas ! la France, où est-elle à cette heure ?

LE CAVALIER.

Elle est où sont ses véritables intérêts, monsieur, et tout le monde ne peut pas en être juge.

MOLIÈRE.

Il y a bien des théories là-dessus, mais je suis un pauvre homme qui ne connais que la pratique, et qui va philosophant et moralisant à sa mode sur les faits évidents. Je crois donc, sans vous offenser, qu'aujourd'hui aucun parti ne représente la France : vieille Fronde, jeune Fronde, ministère, parlement, bourgeoisie, peuple des villes et des campagnes, qui bataille tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là, sans savoir de quoi il retourne ; tous ces noms, toutes ces devises ne représentent plus que des passions, des intérêts, des ambitions chez les grands ; chez les petits, de l'ignorance, de l'inquiétude, du malaise et du désespoir. Au milieu de vos conflits, la France se meurt, les campagnes souffrent, la religion se corrompt, les arts périssent. Eh bien ! il y a un être innocent de vos fureurs, c'est un enfant de quinze ans, qui s'appelle Louis XIV, et que la volonté de Dieu invite à personnifier l'unité de la France. Bon Dieu ! quelle éducation lui font les partis, à ce pauvre enfant-là ! l'éducation de la guerre civile... Cela me rappelle... mais je vous importunerais d'un récit hors de saison...

LE CAVALIER.

A propos du jeune roi ! parlez ! parlez !

TOUS.

Parlez ! parlez !

LE CAVALIER.

Cela intéresse tout le monde.

(Molière est allé s'asseoir près du tronc d'arbre, Condé sur le tertre de droite, Brécourt et Duparc sont assis par terre, Armande et Magdeleine sur le banc de gazon de gauche, et Pierrette le long du tertre de gauche.)

MOLIÈRE.

Eh bien, c'était un jour que le roi, lors au maillot, pleurait fort et que rien ne le pouvait apaiser; Sa Majesté la reine s'imagina d'envoyer quérir Scaramouche...

LE CAVALIER.

Scaramouche?...

MOLIÈRE.

Oui, Tiberio Fiorelli, le fameux Scaramouche, un histrion fort plaisant qui, comme tous les bouffons de profession, a le tempérament fort mélancolique; j'étais lors son élève, et il m'emmena pour l'aider à porter sa guitare, son chien, son chat, son singe et son perroquet; il chanta et fit crier toutes ses bêtes, le roi ne cessa point de crier. Il dansa et fit sauter ses bêtes, le roi pleurait toujours plus fort. Alors Scaramouche demanda qu'on mît le roi dans ses bras, et on l'y mit; aussitôt, cessant toutes ses grimaces, et regardant l'enfant d'un air fort sérieux : « O roi! lui dit-il, garde tes pleurs pour le jour où tu connaîtras les hommes! » Ceci, d'un ton bien grave et avec des yeux humides de pitié, frappa l'enfant comme un son prophétique; on eût dit qu'il le comprenait, car ses larmes cessèrent tout d'un coup. Il caressa de ses petites mains les joues blêmes et la longue moustache de Scaramouche, à qui la reine donna une belle chaîne d'or en lui disant: « Va, Scaramouche, tu es plus sage qu'on ne pense, ou tu dis plus vrai que tu ne crois. »

LE CAVALIER.

Votre histoire est agréable; mais qu'en voulez-vous conclure?

MOLIÈRE.

Que l'heure est venue pour le roi de pleurer bien fort, s'il aime la France, et de crier bien haut s'il veut la sauver.

LE CAVALIER, se levant.

Qu'il crie donc : A moi mes amis ! et ses vrais amis accourront.

MOLIÈRE.

Ses vrais amis ne sont point ceux qui cherchent à le détrôner, ou à se partager les lambeaux de la république.

LE CAVALIER, avec dépit.

En vérité ! monsieur....

PIERRETTE, qui est sortie quelques moments auparavant, rentre par la gauche tout essoufflée.

Hé ! monsieur, hé ! votre chevau que vous avez laissé la bride sur le cou, saute à cette heure comme un beau diable, et veut manger les autres.

LE CAVALIER.

Ah ! tant mieux, je le croyais fourbu. Je suis à vous, monsieur Molière. (Il sort à gauche, 4e plan.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté LE CAVALIER.

ARMANDE, à Molière.

Qu'est-ce donc que cet homme-là qui n'a point du tout l'air de penser comme vous ?

MOLIÈRE.

Je vous le dirai tout à l'heure, quand il sera parti. Plions bagage, nous autres.

(Brécourt et Duparc commencent à enlever les accessoires.)

PIERRETTE.

Oh ! vous partez donc déjà ? voilà que je commençais de

m'accoutumer à vous autres, et que je vas bien m'ennuyer de n'avoir plus personne à qui parler.

MOLIÈRE.

Eh ! elle est gentille, cette petite : elle n'a point la mine d'une sotte.

PIERRETTE.

Oh ! si fait, monsieur, pour sotte, je le suis, car on me le dit sans cesse, et personne ne me veut tenir compagnie ; mais je suis de bon cœur, allez, et si vous me vouliez emmener pour engraisser vos poules, garder vos oies, traire vos vaches...

MOLIÈRE.

Je le voudrais bien, mais le malheur est que je n'ai aucune de ces bêtes-là. Voyons, ne saurais-tu soigner et aider les personnes ?

PIERRETTE.

Voire, j'apprendrai.

MOLIÈRE.

Mesdemoiselles, vous n'avez point de fille de chambre, et vous en cherchez une ; est-ce que celle-là ne vous réjouirait point par sa bonne humeur ?

MAGDELEINE.

Si fait. Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

PIERRETTE.

Pierrette Laforest, toute prête à vous suivre, mam'selle.

MAGDELEINE.

N'as-tu point de parents qui s'y opposeraient ?

PIERRETTE.

Je n'ai jamais eu ni père ni mère, ni oncles ni tantes ; je suis un enfant du bon Dieu ; j'ai été trouvée au mitant d'un bois, et c'est pour ça qu'on m'a donné le nom de Laforest.

MOLIÈRE.

Elle a de l'esprit sans le savoir! prenez-la, mesdames. Que veux-tu gagner?

PIERRETTE.

Ma fine, il me faudrait bien une bonne livre de pain par chaque jour de l'année.

MAGDELEINE.

Cela va sans dire. Et tes gages?

PIERRETTE.

Oh! je n'entends rien à ces affaires-là; vous me baillerez ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Eh bien! ta confiance prouve que tu es de bon cœur; viens avec nous, et tu n'en repentiras point.

PIERRETTE.

Oh! ma fine, tout de suite. Je vas rendre le compte de mes oies, et remercier les gens de la ferme.

(Elle sort en sautant, 1er plan.)

MOLIÈRE.

Vous, mes amis, laissez-moi seul un instant avec notre hôte, car le voici prêt à partir.

(Tous sortent, excepté Molière, par la droite, 2e plan.)

SCÈNE XIV.

LE CAVALIER, MOLIÈRE.

LE CAVALIER, venant de gauche.

Avant que de me remettre en route, monsieur Molière, je veux vous rendre grâces de votre hospitalité et vous offrir mes services. Je vous trouve d'un caractère qui s'accorde mal avec votre profession. N'en voulez-vous point changer?...

MOLIÈRE.

Non, prince, je l'aime, cette condition : j'y veux vivre et mourir.

LE CAVALIER.

Eh bien ! vous êtes, j'imagine, acteur sérieux et tragique ; ces temps agités passeront. On pourrait vous faire engager à l'Hôtel de Bourgogne.

MOLIÈRE.

Je n'ai pas tant d'ambition.

LE CAVALIER.

Ou vous en avez une plus haute... parlez...

MOLIÈRE.

Que monsieur le Prince me le pardonne, mais je n'aime que les vers du grand Corneille, et ne me sens point assez grand pour les dire.

LE CAVALIER.

C'est de la modestie ?...

MOLIÈRE.

Nullement ; j'ai l'humeur enjouée et non point héroïque.

LE CAVALIER.

Vous préférez la comédie ?...

MOLIÈRE.

Oui, mais je ne m'amuse qu'à celles que je fais moi-même.

LE CAVALIER.

Ah ! vous êtes auteur ?...

MOLIÈRE.

Point ! Je n'écris que des canevas sur lesquels mes camarades et moi brodons à l'impromptu des dialogues libres à la manière des Italiens.

LE CAVALIER.

Ce genre réclame beaucoup d'esprit.

MOLIÈRE.

Il y faut du naturel, et l'observation des caractères humains ; cet exercice me plaît et m'instruit, ce me semble, plus que tous les livres.

LE CAVALIER.

Eh bien, ce divertissement plaît aux personnes instruites comme au peuple, et si je venais à rentrer dans mes biens...

MOLIÈRE.

Ne me promettez rien, monseigneur, car il vous faudrait, pour me contenter, engager toute ma troupe, dont vous n'avez vu ici qu'une partie. Tous les sujets ne sont point bons ; cependant je ne les abandonnerais pour rien au monde, ces pauvres gens qui comptent sur moi pour résister à la rigueur du sort. Nous n'aurions, pour le moment, qu'une grâce à vous demander.

LE CAVALIER.

Dites donc vite, car je suis pressé de vous l'accorder.

MOLIÈRE, souriant.

Et de partir. Eh bien ! prince, ce serait de vous soumettre au roi pour finir la guerre civile, laquelle nous dérange et nous fait beaucoup de tort, en nous chassant de province en province, à travers beaucoup de périls et de misères ; si vous pouvez nous accorder cela, je vous tiens quitte de tout le reste.

LE CAVALIER, riant.

On y fera son possible, monsieur Molière ; priez pour que le roi nous y aide un peu. En attendant, veuillez agréer ce petit présent en souvenir du bon accueil que vous m'avez fait.

(Il veut lui donner une bague.)

MOLIÈRE.

Oh ! pour ce qui est de cela, prince, je n'en ferai rien ; nous ne sommes point ici dans des circonstances ordinaires, et je vous dirai la vérité comme il convient à un honnête homme de la dire, à un grand homme de l'entendre : « Prince, vous tra-

hissez de propos délibéré le roi et la France, mais j'espère tout de vos propres réflexions, quand cette ivresse de vengeance où vous êtes sera dissipée. Voilà pourquoi je ne me repens point d'avoir humblement partagé mon pain avec vous ; mais en accepter la moindre récompense serait une félonie envers mon souverain. Si vous rougissez, monseigneur, de l'assistance d'un pauvre diable de mon espèce, oubliez-la vitement ; il n'est point à croire que je me retrouve jamais sur votre chemin pour vous en faire ressouvenir.

(Il salue profondément et se retire par le tertre à droite, deuxième plan.)

SCÈNE XV.

LE CAVALIER, seul.

Cet homme-ci est fort étrange ; il aime et respecte ma personne, qui lui est sacrée ; il déteste mon œuvre, qui lui semble criminelle : c'est un homme de grand sens et dont l'air et les paroles attachent singulièrement. Il raisonne juste au fond... Il est vrai que son pauvre métier le place en dehors des grands intérêts et des grandes passions de ce monde... où la vertu se va-t-elle nicher ?... (Il rêve un instant et tout à coup s'éveille de sa rêverie.) Mais je ne me suis pas mis en route avec tant de mystère et au travers de tant de périls pour m'arrêter aux raisons de chacun !

(Il va pour sortir, voit Pierrette au loin et l'appelle ; elle entre de droite, premier plan.)

SCÈNE XVI.

LE CAVALIER, PIERRETTE.

LE CAVALIER.

Eh ! petite fille, ici, je te prie.

PIERRETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

LE CAVALIER.

Tiens, mon enfant, tu es une honnête personne, cela se voit sur ta figure ; tu remettras pour moi cette bague à la belle Armande, la plus jeune des deux comédiennes, et tu la prieras de ma part de la garder en souvenir de moi et pour l'amour de la Fronde ; et puis voici pour toi, ma fille !...

(Il lui remet la bague et de l'argent ; il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE XVII.

PIERRETTE, seule, regardant dans sa main.

Et à cause donc que vous me baillez de l'argent ?... (Elle lève la tête.) Bon ! le voilà déjà loin... (Regardant vers le fond à gauche.) il grimpe sur son chevau... ça n'est pas long ! le v'là qui part comme un coup de tonnerre ! Oh ! dame, il n'est point engourdi, celui-là !

SCÈNE XVIII.

PIERRETTE, MOLIÈRE, LES DEMOISELLES BÉJART, DUPARC ET BRÉCOURT.

(Ils arrivent par la droite.)

PIERRETTE, à Armande.

Tenez, mam'selle, voilà un affiquet que le monsieur qui était là tout à l'heure m'a baillé pour vous ; il m'a dit comme ça, en s'en allant, tu lui diras comme ça... oh ! mordi ! je ne me souviens déjà plus de ce qu'il m'a dit de vous dire...

ARMANDE, prenant la bague.

Un présent ! à moi ? oh ! la belle bague ! voyez donc, ma sœur, le gros diamant.

MAGDELEINE.

Un présent?... Et de quel droit cet étranger vous fait-il un présent?...

ARMANDE.

Allez-vous point me le retirer?

MAGDELEINE, lui retirant la bague.

Oui, pour le donner à quelque pauvre; vous ne devez point recevoir de présents.

ARMANDE, pleurant et allant à Molière.

Voyez, Molière, c'est une tyrannie! ma sœur me prend tout et me chagrine en toutes choses.

MOLIÈRE, à Magdeleine en lui prenant la bague.

Amie, vous pouvez lui laisser ce jouet d'enfant; l'homme qui le lui envoie n'est point à craindre; il y a trop loin de lui à nous pour qu'il ait dessein de se souvenir d'elle.

(Il lui donne la bague.)

ARMANDE.

C'est donc un grand personnage?...

MOLIÈRE.

Plus que cela! c'est un très-grand homme!

DUPARC, allant à Molière.

Vrai? je lui ai trouvé la mine d'un fou. (Il retourne vers la voiture.)

BRÉCOURT, à Molière.

Et moi, celle d'un diable! Je ne suis point un poltron, je crois avoir fait mes preuves: eh bien! pendant que je croisais l'épée avec lui, ses yeux me lançaient des éclairs qui m'empêchaient de voir ceux de sa lame.

MOLIÈRE.

Brécourt, tu eusses peut-être bien fait de le tuer, qui sait?... Mais les desseins de Dieu sont cachés, et j'ai senti comme une force supérieure qui m'obligeait à le préserver de tes coups.

ARMANDE.

Qui est-ce donc ? mon Dieu ! oh ! mon cher Molière, dites donc vite...

MOLIÈRE, *regardant aux alentours.*

Il est parti ?

PIERRETTE.

Oh ! ma fine, il est loin !

MOLIÈRE.

Eh bien, mesdames, eh bien, mes amis, cet homme-là c'est monsieur le prince de Condé !

MAGDELEINE.

Le prince de Condé !

TOUS.

Le prince de Condé !

MOLIÈRE.

Le grand Condé !

BRÉCOURT.

Seul, dans ce pays-ci, quand on le croit à la frontière ?. .

DUPARC, *dans la voiture.*

Mordieu ! je comprends, il va rejoindre l'armée des princes ; il va marcher sur Paris avec l'étranger, enlever le roi et se faire proclamer peut-être à sa place, après avoir tué ou fait tuer des milliers de gens qui valent mieux que lui.

(*Il regarde au fond du théâtre en se penchant ; il a son arquebuse à la main.*)

BRÉCOURT, *regardant aussi.*

Le voilà au fond du ravin... (*Duparc élève son arme comme pour viser.*) il va combattre M. de Turenne ! feu ! Duparc.

MOLIÈRE, *lui baissant l'arme avec sa canne.*

Non, Duparc. Cet homme-là, qui a fait tant de bien, peut encore sauver la France s'il comprend qu'il lui a fait assez de

mal. Turenne, le grand Turenne! était hier contre le roi avec Condé; demain, peut-être, Condé sera avec le roi contre Turenne. Eh bien! mesdames, n'est-ce point le moment de nous remettre en route?... Qu'avez-vous donc, Armande?... vous êtes tout émue... qui vous agite ainsi?...

ARMANDE, absorbée.

Le grand Condé m'a donné une bague! à moi!... oh! il ne m'oubliera point... seule ici j'ai porté sa santé!... C'est beau! un diamant! cela brille comme le soleil! comme la gloire!

MOLIÈRE, à Armande.

Enfant! la gloire vous tourne la tête.

ARMANDE.

Oui, oui, philosophez là-dessus, vous autres qui n'en avez point, qui n'en aurez jamais. Moi, j'en veux, j'en ai! puisque le grand Condé a fait attention à moi!

MOLIÈRE.

Il y a plus d'un chemin pour arriver à la gloire, Armande... mais vous ne m'écoutez point... (A Magdeleine.) Elle a la tête perdue, votre sœur, et vous allez la voir nous mépriser désormais... (Baissant la voix.) Eh bien! croyez-vous encore que je puisse songer à épouser cette glorieuse?...

MAGDELEINE, à part.

Dieu en soit béni! Molière n'aura jamais de gloire.

BRÉCOURT ET DUPARC.

Allons! allons! partons, partons.

(La voiture se met en marche; ils la suivent à pied. Duparc conduit la voiture. Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

PERSONNAGES DU DEUXIÈME ACTE.

MOLIÈRE..................................	M. BOCAGE.
CONDÉ.....................................	M. LACRESSONNIÈRE.
BRÉCOURT..................................	M. MATIS.
DUPARC....................................	M. PAULIN MÉNIER.
BARON.....................................	M. BARON.
LOUIS XIV.................................	M. EUGÈNE BORDOIS.
ARMANDE BÉJART............................	Mme LACRESSONNIÈRE.
MAGDELEINE BÉJART.........................	Mme BOUDEVILLE.
PIERRETTE LAFOREST, servante de Molière.	Mlle HORTENSE JOUVE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de Versailles qui sert de foyer aux comédiens ; au milieu de ce salon une table à double glace, et tout ce qui sert aux comédiens pour s'arranger la figure. — A droite et à gauche, premier plan, une petite table à glace et à tiroir.—Au deuxième plan, à droite, une porte qui conduit au théâtre, et qui, ouverte, laisse voir une antichambre.—A gauche, deuxième plan, dans l'angle, une fenêtre à draperie donnant sur les jardins de Versailles.— Au fond, entre la porte, tableaux du temps, et deux petites tables à glace ; à chaque table, des tabourets ; la porte du fond, ouverte, laisse voir une riche antichambre ; deux factionnaires se promènent au fond ; on les voit de temps à autre. Tapis sur le théâtre.

SCÈNE I.

MOLIÈRE, PIERRETTE.

(Molière en costume de Sganarelle sort de la droite avec Pierrette, qui continue de l'habiller en marchant.)

MOLIÈRE.

Allons, allons, Laforest, c'est bien, je suis prêt, n'est-ce pas ?

PIERRETTE.

Eh ! monsieur Molière, donnez-vous le temps. Que vous êtes donc vif !

MOLIÈRE.

Je ne suis point vif ; je suis pressé, voilà l'heure qui approche.

PIERRETTE.

Vous avez beau vous dépêcher, la cour ne se dépêchera

point pour cela ; elle est encore à table, et vous en avez pour une grosse heure à attendre.

MOLIÈRE.

N'importe, ma fille, le roi a donné l'ordre du spectacle pour six heures, il faut qu'à six heures tout soit prêt, et moi le premier ; c'est à nous d'attendre le plaisir du roi, et non point à lui d'attendre le nôtre.

PIERRETTE.

Eh ! ma foi, monsieur, quand le roi vous attendrait un peu, il a bien attendu ce matin M. Lulli.

MOLIÈRE.

Vrai ?

PIERRETTE.

Ah ! vous ne savez point cela ? tout le monde en parle dans la maison.

MOLIÈRE.

Mais elle est grande la maison de Versailles, et je ne puis être partout. Que s'est-il donc passé ?

PIERRETTE.

Eh bien ! monsieur, le roi attendait la saint... la saint...

MOLIÈRE.

La symphonie ?

PIERRETTE.

C'est ça, et M. Lulli trouvait que ses musiciens ne la musiquaient point à son idée ; il la leur faisait répéter deux fois, trois fois ; il était furieux, il cassait les violons : le roi et la cour s'impatientaient : le roi envoie un page, bon, M. Lulli n'y prend point garde... le roi envoie encore un page... point d'affaire... le roi envoie un troisième page, qui dit comme ça : Palsambleu, monsieur Lulli, le roi vous attend ! Sur quoi M. Lulli lui répliqua : Le roi est le maître, n'est-ce pas, monsieur ?—Oui, monsieur ! —En ce cas, monsieur, il est le maître d'attendre.

MOLIÈRE.

Ce diable d'homme, qu'il a d'esprit! Sais-tu si le roi s'est fâché ?

PIERRETTE.

On dit qu'il a ri de bon cœur. Vous voyez bien que vous n'avez point tant de tourments à vous donner. Ces messieurs ni ces dames n'iront point si vite que vous; mademoiselle Magdeleine Béjart, je ne dis pas, elle est comme vous, celle-là... toujours pressée de bien faire... mais l'autre, ah ! qu'elle est donc musarde !

MOLIÈRE.

Armande ?

PIERRETTE.

Il lui faut plus d'une heure pour ajuster un nœud; et quand elle a fini, elle se regarde dans son miroir bien tranquillement, du temps que tout le monde crie après elle.

MOLIÈRE.

Tu es injuste; depuis quelque temps elle est devenue fort diligente.

PIERRETTE.

Oui, quand vous la regardez, parce qu'elle veut vous complaire.

MOLIÈRE, tressaillant.

Elle veut me plaire ? que dis-tu là ?

PIERRETTE.

Elle est fine, elle voit que vous devenez tous les jours plus riche, plus caressé des grands messieurs, plus aimé du roi, plus fameux dans la cour et dans la ville, et elle connaît bien qu'il y va de son intérêt de vous contenter pour demeurer dans votre troupe, et y représenter les premiers rôles; ce n'était point comme ça du temps que vous n'étiez qu'un petit chef de troupe courant les campagnes, et jouant dans les

granges plus souvent que dans les châteaux ; on vous rebutait, on vous rompait en visière, on vous traitait de bourru... et Dieu sait cependant que vous ne l'étiez point dans ce temps-là, pauvre cher homme ! et à présent que vous l'êtes devenu un peu, on vous flatte, on vous ménage.

MOLIÈRE.

Tu dis que je suis devenu bourru ?

PIERRETTE.

Oh ! ce n'est point que je vous en veuille pour ça, vous avez tant de mal... Tenez, vous avez l'air fatigué.

MOLIÈRE, allant à la table.

J'ai l'air fatigué ! Donne-moi donc mes boîtes, que je m'arrange la figure.

PIERRETTE.

Eh ! pas encore, votre fard serait tout tombé avant que vous entriez en scène ; voyons, tenez-vous donc un peu tranquille, asseyez-vous sur ce carreau, étendez vos jambes ; savez-vous qu'il y a douze jours que nous sommes ici en fêtes, et que vous n'avez point eu trois bonnes heures pour dormir par chaque nuit.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce que cela fait? me prends-tu pour un vieillard, parce que tu as vingt-cinq ans, toi, comme Armande?

PIERRETTE.

Vous n'êtes point vieux, mais vous avez la quarantaine, et vous n'êtes point jeune.

MOLIÈRE.

J'espère que si.

PIERRETTE.

Mais non, mais non.

MOLIÈRE.

Mais si ! mais si ! te dis-je ! tairas-tu ta peste de langue?

PIERRETTE.

Ah! voilà que vous devenez bourru.

MOLIÈRE, riant.

Non, je m'exerce à la scène de comédie que je vas jouer tout à l'heure.

PIERRETTE, riant.

Tiens, c'est vrai; c'est comme dans votre *Mariage forcé*, où Sganarelle ne veut point avoir l'âge que son compère prétend lui prouver. Mais vous n'êtes point si barbon que Sganarelle, et vous n'êtes point si fou que de songer comme lui au mariage.

MOLIÈRE.

Pourquoi donc n'y songerais-je point ?

PIERRETTE.

Parce que vous y avez toujours été contraire.

MOLIÈRE.

Ce n'est point une raison.

PIERRETTE.

Oh bien! si vous vous ravisez, je ne connais qu'une femme pour vous, c'est mademoiselle Béjart.

MOLIÈRE, vivement.

Es-tu folle? Armande!...

PIERRETTE.

Oh! que nenni, celle-ci est trop jeune et trop amoureuse d'elle-même; mais mademoiselle Béjart l'aînée, qui est un peu plus mûre et encore jolie femme, dà! c'est une personne, voyez-vous, qui a du cœur, du courage et de l'esprit, quasiment autant que vous.

MOLIÈRE.

Pauvre Magdeleine!

PIERRETTE.

Eh bien ! monsieur, est-ce que vous ne l'aimez point ?

MOLIÈRE.

Si fait, de tout mon cœur, autant que je l'estime ; mais je n'eus jamais pour elle qu'une honnête amitié.

PIERRETTE.

Eh bien ! monsieur Molière, quelle sorte d'amitié voulez-vous donc avoir pour votre femme ?

MOLIÈRE.

Tu as raison, Pierrette. (A part.) Cette fille-là a des mots d'un terrible bon sens. (Haut.) Mais de quoi diable viens-tu me parler ? je ne veux point me marier.

PIERRETTE.

Oh ! mariez-vous si bon vous semble ; moi, je respecterai et je servirai votre femme, quand elle serait le diable en cotillons.

SCÈNE II.

MOLIÈRE, PIERRETTE, BRÉCOURT ET DUPARC, en costume de docteurs de la Comédie. Ils viennent de la droite.

MOLIÈRE.

Ah ! mes amis, vous voilà prêts, c'est bien. Brécourt en costume de Pancrace, Duparc en Marphurius... voilà de très-beaux docteurs et qui joueront bien.

BRÉCOURT.

Sois tranquille, nous savons tous nos rôles et la pièce nous plaît ; c'est court, mais c'est gai, et les caractères sont aussi bien dessinés qu'ils le seraient dans un long ouvrage.

DUPARC.

Et c'est là le défaut, selon moi ; on commence à s'intéresser aux personnages au beau moment que la pièce finit.

MOLIÈRE.

Que veux-tu, mon ami? faire une pièce, la distribuer, la monter et la jouer en quarante-huit heures, avec un ballet encore!

DUPARC.

Oui, la pièce n'est que le prétexte du ballet, et le ballet un prétexte à l'envie qu'a le roi d'y danser.

PIERRETTE.

Oh! le roi n'est point du tout raisonnable. Demander à monsieur quatre pièces nouvelles en quinze jours.

MOLIÈRE.

Le roi savait que *Tartufe* était prêt; quant à *la Princesse d'Élide*, il a permis que je me fisse aider.

DUPARC.

Si vous pensez faire de bonne besogne à ce train-là, soit, ça vous regarde.

BRÉCOURT.

Le moindre trait de Molière est un coup de maître, et *Tartufe* est là pour montrer que l'auteur du *Misanthrope* ne décline point.

DUPARC, à Molière.

Et vous l'avez lu au roi, *Tartufe?*

MOLIÈRE.

Oui!

DUPARC.

Tout entier?

MOLIÈRE.

Certes!

DUPARC.

Et cela lui plaît?

MOLIÈRE.

Le roi est plus indulgent que toi, mon ami; il m'a dit qu'il ne savait lequel préférer du *Misanthrope* ou de *Tartufe*.

DUPARC.

Belle merveille que le roi ait dit cela!

BRÉCOURT.

Eh bien! à qui en as-tu?

DUPARC.

J'en ai au sujet du *Tartufe*, qui fera des ennemis à Molière.

MOLIÈRE.

Oui, à la cour; mais si le roi et le peuple sont pour moi?

DUPARC.

Ah! vous comptez pour rien la noblesse, vous? vous la croyez morte, parce que votre jeune roi s'en moque et vous pousse à la ridiculiser.

BRÉCOURT.

La Fronde est enterrée, Dieu merci!

MOLIÈRE.

Et grâce au roi, elle l'est pour toujours, mes amis; le roi est jeune, le roi est beau, le roi s'amuse, il court la bague et danse le ballet, et pendant ce temps-là le roi qui, au fond, est grave, mûr, attentif et froid, gouverne et suit sa politique.

DUPARC.

On ne s'en douterait point ici: au milieu des carrousels, des festins, des pétards et des lampions, le roi me fait la mine de courtiser grandement et chèrement ses courtisans.

MOLIÈRE.

Le roi, en ayant l'air de se ruiner, ruine la noblesse qu'il

attire à ses fêtes; il l'enivre de ses séductions, il l'écrase de sa magnificence, il abaisse l'orgueil des châteaux, et fait ramper à ses pieds, en costume de baladins, ces fiers seigneurs qui se croyaient ses pairs dans leurs provinces, et qui s'habituent désormais à s'effacer comme de petites étincelles dans les rayons du soleil de Versailles.

BRÉCOURT.

Tu vois juste, Molière : la splendeur du roi efface celle des grands et prépare peut-être celle des petits ! La jeune noblesse rit à ses fêtes, parce que la jeunesse s'amuse même de ce qui la tue; mais les vieux frondeurs ne s'y méprennent point et mordent leur moustache grise, en accusant tout bas le roi de ne protéger que les vilains.

DUPARC.

Je vous accorde ceci, car la chose est assez visible, mais prenez garde que le roi n'ait pas aussi bon marché des bigots que des ambitieux; les courtisans drapés dans le *Misanthrope* ont été forcés d'avaler la pilule, mais trop de gens se reconnaîtront dans *Tartufe*, et ceux-ci perdront Molière dans l'esprit du roi, en attendant qu'ils perdent le roi dans l'esprit du peuple. (Ils vont pour se disputer. Molière les sépare.)

BRÉCOURT.

Tu vois toujours les choses en noir.

DUPARC.

Je les vois comme elles sont.

MOLIÈRE.

Que Dieu nous protége, mes amis, et remplissons notre tâche; un roi nous encourage à dire la vérité, disons-la, dussions-nous la payer cher, et dût-il nous désavouer un jour.

(On entend les fanfares au dehors un moment, et elles continuent en sourdine à l'orchestre.)

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, DUPARC, PIERRETTE, ARMANDE ET MAGDELEINE BÉJART en costumes de fantaisie.

MAGDELEINE

Eh bien! messieurs, n'entendez-vous point les fanfares et les boîtes? Le roi sort de table, et vous n'avez que le temps d'aller vous mettre en scène.

MOLIÈRE, à Pierrette.

Eh! vite, Laforest, le blanc, le rouge, mes sourcils... ma barbe grise... Tu vois bien que je devrais être prêt.

(Il s'arrange devant la glace de la cheminée.)

BRÉCOURT.

Rien ne presse encore; la cour mettra plus d'un quart d'heure à défiler de la grotte enchantée jusqu'au château et à se placer pour la comédie.

MOLIÈRE.

Vous êtes toutes prêtes pour le ballet, mesdemoiselles Béjart; vous y paraissez pour le coup d'œil.

MAGDELEINE.

Je suis prête.

MOLIÈRE.

Et vous, Armande?

ARMANDE.

Moi, je le serai.

DUPARC.

Songez que la pièce sera jouée en vingt minutes; c'est moins de temps qu'il ne vous en faut d'ordinaire pour placer une épingle.

MOLIÈRE.

Où est Baron? le petit Baron est aussi du ballet?

DUPARC.

Oh ! celui-là vous ne le tenez point ; il se sera oublié devant quelque nappe d'eau à se consumer d'amour pour sa propre image, comme le beau Narcisse, de sotte mémoire.

MOLIÈRE, s'arrangeant toujours.

Que veux-tu ? il est beau cet enfant, il plaît à tout le monde ; il faut bien qu'il se plaise un peu à lui-même.

DUPARC.

Oui, oui, vous faites bien de l'y encourager, c'est à vous de savoir ce que vous coûte la braverie de votre fils adoptif.

BRÉCOURT.

Eh bien ! quand le jeune Baron coûterait à Molière quelques canons et quelques dentelles, ne faut-il point faire une affaire de ces amusements d'enfants ?

DUPARC, se levant.

La peste soit d'un enfant de cette taille-là, et à qui le poil follet commence à danser autour du menton ; demandez aux filles de chambre des filles d'honneur ce qu'elles en pensent.

BRÉCOURT.

Est-ce qu'il en conte à ta femme ?

DUPARC.

Je ne me soucie point de ma femme. Depuis qu'elle galope comme un page dans les carrousels du roi, il ne me semble plus qu'elle soit ma femme, mais mon palefrenier.

UN GENTILHOMME.

Allons, messieurs de la Comédie, on vous attend.[1]

[1] Pendant cette scène les acteurs sont tous occupés à s'arranger devant les glaces : Molière au fond, Duparc et Brécourt à droite et à gauche du spectateur, les demoiselles Béjart à la table du milieu.

MOLIÈRE, ayant fini de se grimer.

Allons, partons ! (Il fait sortir ses acteurs, et au moment de sortir lui-même, il se retourne vers Armande qui est restée près de la croisée.) Vous demeurez, Armande ? le succès de ma comédie ne vous intéresse point.

ARMANDE.

Si fait, je vous suis, mais je veux voir d'ici défiler le cortége royal.

MOLIÈRE.

Ah ! oui, tous ces beaux seigneurs, tous ces marquis ? (A Pierrette avec une sorte d'inquiétude.) Reste avec elle, je n'ai pas besoin de toi.

PIERRETTE.

Mais moi, je veux vous voir jouer et vous tenir votre manteau dans la coulisse. (Molière sort, elle le suit, en disant à part.) Mademoiselle Armande saura bien se garder toute seule.

SCÈNE IV.

ARMANDE, seule à la croisée ouverte.

Ah ! voici le quadrille du roi : le comte d'Armagnac, le duc de Saint-Aignan, le marquis de Soiecourt, le plus adroit aux bagues après Sa Majesté... le marquis de Villeroi... (Quittant la croisée.) Molière ne les peut pas souffrir, les marquis, c'est sans doute parce qu'il ne peut l'être. La noblesse, on a beau dire, cela ne s'acquiert point, c'est pourquoi les gens bien nés pardonnent aux roturiers d'avoir de l'esprit, tandis que ceux-ci ne leur pardonnent point de s'en pouvoir passer... Ce pauvre Molière, comme il est jaloux de moi ! En vérité je l'aime bien, et je goûte un grand plaisir à le faire enrager ! il est si malin quand il est en colère, et si bon quand il a fini de gronder... et si simple quand il me demande pardon de la peine que je lui ai faite !

SCÈNE V.

ARMANDE, BARON.

(Armande s'est replacée debout devant la glace, et ne se retourne pas quand Baron entre à la dérobée par le fond.)

BARON, ému.

Ah ! vous voilà seule, mademoiselle Béjart ?

ARMANDE, assise devant la glace.

C'est vous, Baron ?.... qu'est-ce que vous voulez ?

BARON.

Vous voir un moment, puisque je rencontre l'occasion si belle !

ARMANDE.

Eh bien, après ?

BARON.

Oh ! si c'est la manière que vous avez de me recevoir, je n'oserai jamais vous rien dire !

ARMANDE.

Vous n'avez, ce me semble, rien à me dire que vous ne me l'ayez écrit. (Elle se retourne vers lui et tire un billet de sa poche.)

BARON.

Oh ! vous avez reçu mon billet !... vous l'avez lu !... vous l'avez gardé ! Armande !

ARMANDE.

Oui, je l'ai gardé pour le montrer à Molière...

BARON.

Oh ! n'en faites rien, mademoiselle ! vous me voulez donc brouiller avec lui ?

ARMANDE.

Il y aurait de quoi, car il est fort impertinent pour lui, votre billet doux ! (Elle ouvre le billet et le lit en s'accoudant nonchalamment sur la table.) « Non, vous n'aimez point, vous n'aimerez ja-
« mais Molière, n'est-ce pas ? il ne vous aime pas non plus, lui ;
« il est trop grave pour vous, vous êtes trop jeune pour lui :
« croyez à un jeune cœur rempli d'espoir et de courage. Je ne
« suis rien encore, mais mon amour me fera atteindre la gloire
« et la fortune, si vous m'encouragez, etc., etc... » C'est très-joli, tout cela ; mais Molière serait peu flatté du respect que vous me conseillez de porter à sa gravité !...

BARON.

Offenser, dénigrer Molière, oh ! telle n'est pas mon intention... Tenez, Armande, je sens que je vous aime malgré moi, plus que je ne devrais, que je vous aime plus que Molière ! et cependant je sais que je dois chérir Molière plus que moi-même, et n'être point jaloux, mais content de son bonheur !... Oui !... aimez-le, Armande ! il est bon, lui ! aimez-le, j'en serai bien heureux, moi !... (Il fond en larmes.)

ARMANDE, surprise, le regardant.

(A part.) Ouais ! voilà un cœur bien aimant ! (Haut.) Allons, allons, mon cher Baron, un peu de courage, surtout devant les gens. Vous laissez trop voir vos sentiments pour moi, et Molière finira par s'en apercevoir.

BARON.

Il vous aime donc, lui ?

ARMANDE.

Je ne sais pas, mais puisque vous le croyez vous-même ?

BARON.

Armande, je ne crois rien, je ne sais rien, je ne croirai que ce que vous voudrez me dire ; c'est à vous de m'empêcher de m'égarer...

ARMANDE, pensive.

Vous avez bien de la vertu dans l'amitié. Cette vertu-là serait inquiétante pour qui serait tenté de vous aimer !

BARON.

Que voulez-vous dire, Armande? Armande! si vous m'aimiez, vous!

ARMANDE.

Eh bien! si je vous aimais, et si Molière avait jeté la vue sur moi, est-ce que la douleur de Molière éconduit ne vous empêcherait pas d'apprécier votre bonheur?

BARON.

Eh bien! parlez-moi de Molière, et dites-moi que vous l'aimez.

ARMANDE.

C'est encore autre chose; vous n'avez pas deux idées de suite, Baron! La question était de savoir si j'étais aimée de Molière, et si, dans ce cas, vous deviez renoncer à moi...

BARON, accablé.

Prononcez donc mon arrêt : vous aime-t-il?

ARMANDE, le regardant attentivement.

Vous êtes brave comme un preux. Vous voilà tout prêt à être guéri de votre flamme, si je dis oui? Vous ne m'aimez guère!

BARON.

Guéri! vous dites que je serai guéri! la mort guérit en effet tous les maux...

ARMANDE, riant.

Ah! Baron, si vous me dites que vous en mourrez, me voilà forcée de ne vous point laisser mourir, pour peu que je ne sois point une tigresse, et alors, tant pis pour Molière!...

BARON.

Armande, vous me tuez! Oui, oui, souriez avec dédain, moquez-vous, trouvez-moi ridicule. Dites que les amoureux parlent toujours de leur mort. Cherchez dans ma faiblesse des armes pour me mépriser... Mais vous avez ri trop tôt, et si je suis malheureux plus que je ne puis le dire, du moins je ne suis pas encore trop coupable... Ne riez donc pas, Armande, je ne suis point un lâche!... je suis un homme que vous voulez briser, et qui succombera peut-être sous sa douleur, mais non pas sous votre caprice! (Il sort avec impétuosité par la droite.)

SCÈNE VI.

ARMANDE, seule.

Pauvre Baron! il y aurait plaisir à le vaincre dans ses scrupules de conscience! J'ai ri trop tôt? non! on s'engage soi-même plus qu'on ne pense dans ces sortes de combats, et Baron n'est point l'époux qu'il me faut. Être la femme d'un simple comédien! allons donc!... Mais voyons donc comment réussit à la cour cette comédie de Molière!

(Elle prend sa pelisse pour sortir vers la glace de droite. Condé arrive avec Magdeleine par le fond.)

SCÈNE VII.

ARMANDE, MAGDELEINE, LE PRINCE DE CONDÉ.

CONDÉ, à Magdeleine au fond.

Non, non, je l'attendrai ici, puisqu'il y doit revenir tout à l'heure; je ne suis point en costume pour me montrer. Sa Majesté me donne audience particulière après le ballet, et, en attendant, je veux serrer la main à Molière dans cet endroit

retiré, qui convient mieux à un homme fatigué de campagnes et de voyages que l'éclat des fêtes royales... Mais voilà mademoiselle votre sœur, si je ne me trompe.

ARMANDE, le reconnaissant.

Monsieur le prince de Condé !

CONDÉ.

Pardonnez-moi, si, après les années écoulées sans vous voir, je ne vous ai pas reconnue tout d'abord; ces années-là vous ont fait gagner en agréments ce qu'elles m'ont fait perdre.

ARMANDE, avec minaudrie.

Oh ! monseigneur, j'ai toujours ma bague; elle ne m'a jamais quittée !

CONDÉ.

Je vous en rends mille grâces. (Il lui baise la main, et dit à part après l'avoir regardée.) Toujours la même personne, naïveté bien étudiée ! (Haut.) Vous devez être aujourd'hui une actrice accomplie, on le dit partout. (Se tournant vers Magdeleine.) On le dit de vous deux.

MAGDELEINE.

Nous faisons de notre mieux, pour mériter les distinctions que le roi accorde à la troupe de Molière.

CONDÉ, à Magdeleine.

Savez-vous bien, mademoiselle, que lorsque le bruit de la gloire de Molière m'est venu trouver partout, dans le tumulte des camps comme dans la retraite, je n'ai pas été surpris le moins du monde ?

ARMANDE.

Votre Altesse s'est rappelé que ce nom appartenait à un homme qu'elle avait rencontré pour un moment en voyage ?

CONDÉ.

Ce voyage-là, mademoiselle, a trop marqué dans ma vie,

pour que j'aie pu l'oublier; je fis cent vingt lieues, presque seul à travers des pays hostiles, et dans un moment où ma tête était mise à prix. Eh bien, je ne fus reconnu que par un seul homme, lequel, par grande loyauté et générosité, ne me voulut point trahir, encore qu'il ne fût point de mon parti et qu'il blâmât mon entreprise. Cet homme, c'était Molière, le divin Molière, qui faisait alors dans le monde une assez pauvre figure, mais en qui je ne sais quels airs de franchise et de grandeur, me firent pressentir un homme au-dessus du commun; Molière, dont on peut dire aujourd'hui que, si Corneille est le Bréviaire des rois, il est lui, le Bréviaire de tous les hommes.

MAGDELEINE.

Ah! que Molière ne peut-il entendre les paroles de Votre Altesse! je les veux retenir pour les lui dire.

ARMANDE.

En vérité, je ne le croyais point si célèbre! je voyais bien qu'il divertissait agréablement la cour et la ville, mais je n'aurais point pensé qu'on parlât de lui dans tous les pays que Votre Altesse a parcourus, ni que sa renommée fût aussi chère qu'elle l'est au grand Condé.

CONDÉ.

C'est que, vivant au foyer même de cet astre, vous ne pouvez point voir jusqu'où ses rayons s'étendent; et puis, c'est le propre de la jeunesse et de la beauté d'être fières d'elles-même, et de ne vouloir briller que de leur propre éclat. Mais j'entends un grand mouvement, c'est peut-être que la comédie finit.

MAGDELEINE.

Oui, monseigneur. Molière vient se reposer ici pour un moment avant le ballet; je cours lui dire...

CONDÉ.

Non, de grâce, laissez-moi aller avec vous; je le veux em-

brasser sans préambule, et voir s'il me reconnaîtra à première vue. (Il l'invite à passer devant lui.)

MAGDELEINE.

J'obéis ! (Ils sortent à droite.)

SCÈNE VIII.

ARMANDE, seule.

J'ai donc bien fait de demeurer sage, et de dédaigner également petits comédiens et grands seigneurs. Oh ! la gloire !... Molière... Molière, jaloux, rigide... point jeune, mais tant de gloire !

SCÈNE IX.

ARMANDE, BARON.

BARON, entrant précipitamment par la droite.

Voilà Molière qui vient ; allez-vous donc mettre le soupçon dans son cœur et lui montrer ma lettre? brûlez-la, oubliez-la, mademoiselle, je vous en supplie !...

ARMANDE.

Moi? est-ce que j'ai souvenance que vous m'ayez dit ou écrit quelque chose?

BARON.

Oh, mon Dieu !

SCÈNE X.

ARMANDE, BARON, CONDÉ, MOLIÈRE, MAGDELEINE, BRÉCOURT, DUPARC, PIERRETTE.

MOLIÈRE qui entre avec Condé.

Je crois que ce jour-ci est le plus beau de ma vie ; le vainqueur de Nortlingue et de Rocroy s'est souvenu de Molière, et

l'a voulu serrer dans ses bras pour l'amour de la morale et de la vérité. Ah! je vous le disais bien, monseigneur, que vous redeviendriez un bon Français!

CONDÉ, un peu blessé.

Ne l'ai-je donc pas toujours été? (Se calmant.) Mais nous reviendrons sur ces choses, et j'en veux parler beaucoup avec vous; vous n'avez point de temps à perdre ici. Je vous quitte, en vous priant de me venir voir à Chantilly. (Il lui serre la main. Voyant Brécourt.) Ah! monsieur, qui m'avez voulu jadis couper la gorge, la main aussi, je vous prie... (Condé donne la main à Brécourt.) Mesdames, je suis votre humble serviteur. (A Molière qui veut le reconduire.) Point, point, ne quittez pas votre poste. (Il le repousse doucement et sort par le fond.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MOINS CONDÉ.

MOLIÈRE.

Le grand homme a raison; à nos affaires, mes enfants, à nos affaires! Baron, tu es prêt; va voir si les danseurs le sont, les sieurs Arnal, Noblet, Desairs.

BARON.

J'ai la liste, je vais faire l'appel. (Il sort.)

MOLIÈRE.

Toi, Brécourt, tu as promis à M. le comte d'Armagnac de l'aider à sa toilette; c'est la deuxième entrée de la scène cinquième, le quadrille des goguenards, tu ne saurais trop le lui rappeler; ces grands seigneurs, cela veut danser n'importe dans quel endroit de la pièce.

BRÉCOURT.

J'y vais! (Il sort par le fond.)

DUPARC, à Molière.

Moi, j'ai la surveillance des démons... Ces marmouzets-là sont-ils dans la salle des petits danseurs du roi?

MOLIÈRE.

Oui, tous ensemble, anges et lutins. (Duparc sort par la droite.)

MAGDELEINE.

Moi, je vais voir si les chanteuses espagnoles sont à leur poste. (Elle sort à droite.)

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, ARMANDE, PIERRETTE.

PIERRETTE, à Molière.

Et vous, j'espère que vous allez vous reposer un brin avant que de recommencer à vous trémousser.

MOLIÈRE, s'asseyant.

Oui, je veux bien... Ai-je pensé à tout? Ah! j'oubliais le principal, le roi doit passer par ici pour se rendre dans mon cabinet de toilette pour s'habiller; tu m'aideras à le costumer, cours ranger, épousseter, essuyer les miroirs, va.

PIERRETTE.

Oh! diantre, j'étais déjà la servante de Molière, et c'était quelque chose; à présent me voilà donc la servante du roi! qu'est-ce qui m'aurait dit ça? (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, ARMANDE.

MOLIÈRE, se levant d'un air accablé et allant à Armande.

Je vous le disais bien, Armande, que vous ne preniez nul souci de ma pauvre comédie.

ARMANDE.

Je sais pourtant qu'elle a grandement réussi.

MOLIÈRE.

Comment le sauriez-vous? vous n'y étiez point.

ARMANDE.

Ne savais-je point qu'elle est bonne, et croyez-vous que je m'y connaisse si peu que de douter de la fortune de vos ouvrages?

MOLIÈRE.

Je donnerais volontiers ce compliment pour un regard d'intérêt; vous le savez, Armande, ce n'est point pour le public, pour tout le monde que j'écris et que je joue la comédie. Que m'importe l'opinion de cette cour, de ces muguets qui viennent coqueter autour de vous, à mes côtés, sur le théâtre; que m'importe l'opinion de ces faquins enrubannés, qui me détestent, que je méprise et qui m'honorent malgré moi de leur humiliante protection, pour plaire au maître! et tenez, je le dis à vous seule, Armande, il est des instants où je suis indifférent même à l'opinion du roi; je ne puis m'expliquer cet état de mon âme, je ne sais ce qu'il me faudrait pour la ranimer quand je suis en scène, mais les éloges, les applaudissements de cette foule dorée, la laissent calme et triste; oui, Armande, oui, je donnerais volontiers tous vos beaux compliments de coulisses et toute cette gloire qu'on m'envie, pour un regard d'intérêt quand je suis en scène. C'est là que j'aurais besoin de sentir un cœur qui envoyât un peu de chaleur au mien!...

ARMANDE, se levant.

Ne savez-vous point que j'étais retenue ici par la présence de M. le Prince?

MOLIÈRE.

Oui, ou par les fadeurs de quelque officier du palais, ou bien

par les enfantillages de Baron, que sais-je? vous ne vous plaisez qu'à des riens, et vous avez toujours quinze ans.

ARMANDE.

Non, mon ami, j'en ai vingt-cinq et je m'en aperçois, car je raisonne, je réfléchis et je comprends.

MOLIÈRE.

Eh bien! moi qui n'ai plus vingt-cinq ans, je ne donne point encore à ces froides combinaisons de l'esprit le temps que je puis dérober aux affaires; c'est mon cœur qui me mène dans ces moments-là, et je sens alors que je vis, que j'aime et que je souffre.

ARMANDE, caressante.

Qui donc aimez-vous, Molière?

MOLIÈRE, avec humeur.

Oh! ce n'est point vous.

ARMANDE, piquée.

Je sais que j'ai trop peu de mérite pour cela, et que vous chérissez ma sœur plus que moi.

MOLIÈRE.

Oui, certes; elle vaut mieux que vous, votre sœur.

ARMANDE, même jeu.

Alors, pourquoi donc ne l'épousez-vous point? depuis qu'elle sèche sur pied à vous attendre, elle a eu le temps de reverdir.

MOLIÈRE.

Que me dites-vous là? vous êtes une méchante langue; ni votre sœur, ni moi, n'avons jamais songé à nous marier.

ARMANDE.

Quant à elle, cela lui plaît à dire; quant à vous, il est possible que vous ayez le mariage en horreur.

MOLIÈRE.

Oh ! je l'ai certainement, surtout depuis que je vous connais.

ARMANDE.

Alors, Molière, de quel droit me souhaitez-vous si attentive et si aimante auprès de vous ?

MOLIÈRE, étonné.

Je ne vous entends point. Ne vous regardé-je pas comme ma fille ? ne devriez-vous pas m'aimer comme votre père ? et l'amitié que j'exigerais de vous peut-elle blesser les bienséances ?

ARMANDE, avec fausse modestie.

Mais, oui, si je m'y laissais emporter sans prudence et sans retenue.

MOLIÈRE, entre l'émotion et la méfiance.

Vous moquez-vous, Armande ? et voulez-vous faire la prude avec un homme qui se rend trop de justice pour donner lieu à vos méfiances ?

ARMANDE, avec aplomb.

Si vous appelez pruderie la vertu, alors, Molière, il ne me reste plus qu'à vous quitter pour toujours.

MOLIÈRE, avec douleur.

Me quitter ! et pourquoi donc, mon Dieu ? Quel est ce caprice ? Ah ! elle me rendra fou.

ARMANDE.

Ce n'est point un caprice, et je pense être plus sage que vous, monsieur Molière, en vous disant que je considère le mariage comme le but des âmes honnêtes, et le seul vrai moyen d'être aimée. Ici on me flatte d'un côté, on me sermonne de l'autre. Je ne profite ni de l'amour qu'on me témoigne, ni des remontrances que l'on me fait, puisque je résiste à la séduction et ne mérite point le blâme ; je me veux donc marier, vous dis-je : il faut que vous le sachiez et ma sœur aussi.

MOLIÈRE, pâle et tremblant.

Et avec qui, s'il vous plaît, avez-vous résolu de vous marier?

ARMANDE.

Pour cela, je n'en sais rien encore, je n'y ai point pensé.

MOLIÈRE, hors de lui.

A d'autres, Armande! vous aimez quelqu'un.

ARMANDE.

Eh! qu'est-ce que cela vous fait?

MOLIÈRE, abattu.

Vous avez raison, cela ne me regarde point, et je n'ai point le droit de vous interroger. Tenez, voici votre sœur; c'est à elle de connaître vos sentiments, parlez ensemble.

(Il cache sa tête dans ses mains.)

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE, ARMANDE, MAGDELEINE.

MAGDELEINE.

Qu'est-ce donc, Molière? vous êtes tout ému, vous paraissez souffrant? (Magdeleine s'approche de lui. Elle s'arrête interdite.)

ARMANDE, à part.

Allons, il faut en finir. (Haut.) Ce n'est rien, ma sœur. Nous nous querellions : je me veux marier, et il s'emporte contre moi; je vous demande un peu pourquoi?

MAGDELEINE, à part.

Oh! je le sais bien, moi! (Haut.) Mais, au fait, que lui importe?... Parlez donc, Molière.

MOLIÈRE, faisant un effort sur lui-même.

Je n'ai rien à vous dire, sinon que je trouve étrange cette résolution soudaine, et blessante la façon dont elle me la vient

annoncer; je me croyais son ami, son conseil, son protecteur, et elle me fait mystère de ses résolutions; qu'elle les garde pour elle seule ou qu'elle vous les dise. Je m'en lave les mains.

MAGDELEINE.

Parlez, ma sœur. Pourquoi ne diriez-vous point franchement à Molière quelle est la personne que vous aimez?

ARMANDE, regardant Molière.

Cela m'est impossible.

MAGDELEINE, allant à Armande.

Me le direz-vous, à moi?

ARMANDE.

Oui, si vous me promettez le secret vis-à-vis de tout le monde, (Montrant Molière.) et de lui tout le premier.

MAGDELEINE, à Molière.

Vous l'entendez, mon ami; que dois-je faire?

MOLIÈRE, se levant.

L'écouter, la conseiller dans son intérêt, la marier avec celui qui lui plaît, si c'est un honnête homme, et ne me point consulter, puisque telle est la fantaisie de son ingratitude.

MAGDELEINE, à part, le regardant sortir à droite.

Mon Dieu, comme il souffre!

SCÈNE XV.

MAGDELEINE, ARMANDE.

MAGDELEINE.

Voyons, ma chère Armande, je suis ta meilleure amie, dis-moi ta pensée.

ARMANDE.

Ma bonne sœur, ce que j'ai à vous dire va vous chagriner, car je suis fort à plaindre. J'aime Molière, et Molière ne m'aime point; il ne m'aimera jamais, et m'aimât-il, d'ailleurs, il ne se

veut point marier; le soin de mon honneur et ma dignité me commandent de l'oublier, et pour cela, je vous prie de m'aider à m'éloigner de lui, et à feindre que j'ai dessein de me marier avec quelque autre.

MAGDELEINE, éperdue.

Vous aimez Molière. . vous! vous mentez!

ARMANDE, jetant un coup d'œil sur la porte de droite qui est restée ouverte.

Je mens! et qui voulez-vous donc que j'aime, si ce n'est Molière? (Voulant s'en aller.) N'est-il point le plus grand, le meilleur, le plus beau, le plus aimable homme que je connaisse? nommez-moi quelqu'un que je puisse seulement regarder à côté de lui... (Feignant le désespoir.) Mais il me déteste, il déteste le mariage, et vous me blâmez de lui vouloir céler mes sentiments.

SCÈNE XVI.

ARMANDE, MAGDELEINE, MOLIÈRE.

Molière hors de lui s'élance.

MOLIÈRE.

Elle m'aime, elle l'a dit! (A Magdeleine.) Ah! chère Béjart, c'est moi qu'elle aime, j'étouffe de joie, il me semble que je vais mourir.

(Il tombe assis accablé par la joie. Armande joue la confusion, Magdeleine est atterrée.)

MAGDELEINE, à part.

Allons, l'heure est venue. (Haut.) Eh bien, Molière, puisque vous l'aimez aussi depuis longtemps, soyez donc heureux.

MOLIÈRE.

Je l'aimais! vous le saviez donc?... Je ne le savais pas moi-même.

ARMANDE.

Ma sœur me trompe, vous ne m'aimez pas.

MOLIÈRE, se levant avec transport et la serrant dans ses bras.

Armande! mon enfant! mon amour!... ma femme!

ARMANDE.

Votre femme, Molière... vous avez dit votre femme!

MOLIÈRE.

Oui, mon amie et ma compagne pour toujours, devant Dieu et devant les hommes.

ARMANDE.

La femme de Molière!... Ma sœur, bénissez-moi dans mon bonheur et dans ma gloire.

MAGDELEINE.

Sois digne de lui, ma chère Armande! (Pierrette entre en courant.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PIERRETTE.

PIERRETTE.

Monsieur Molière!... monsieur Molière!... le roi... le roi qui vient.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LOUIS XIV, SUITE.

Louis XIV paraît avec une suite qui se range de chaque côté.

LE ROI.

Eh bien! Molière, nous avons encore dix minutes pour m'habiller : tout est-il prêt?

MOLIÈRE, le toisant attentivement.

Oui, Sire.

LE ROI.

Marchons donc.

MOLIÈRE.

Puisque Votre Majesté daigne consacrer dix minutes à son déguisement, je lui en demande une pour moi.

LE ROI, souriant.

Je vous en donne deux, parlez vite.

MOLIÈRE.

Je demande à Votre Majesté d'avoir pour agréable que je prenne pour ma femme mademoiselle Grésinde-Armande Béjart, qui s'efforcera de lui complaire en continuant son emploi dans la troupe honorée des bontés royales.

LE ROI.

Ce mariage m'est agréable, puisqu'il assure à mon théâtre une comédienne excellente; je vous fais mon compliment à tous deux. Madame Molière, vous avez là un grand nom à soutenir. Ce n'est point le roi de France, c'est l'univers entier qui signe aujourd'hui vos lettres de noblesse.

(Il passe, tous le suivent par la droite.)

SCÈNE XIX.

MAGDELEINE, PIERRETTE.

Magdeleine, qui est restée la dernière avec Pierrette, chancelle au moment de sortir, Pierrette la retient dans ses bras.

PIERRETTE.

Eh bien! mademoiselle Magdeleine, est-ce que vous vous trouvez mal? comme vous voilà toute blémie!

MAGDELEINE.

Ce n'est rien... ce n'est rien... Laforest, il faut aller danser... Ah! ma pauvre Laforest!

(Elle tombe en sanglotant et en criant dans les bras de Pierrette.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

PERSONNAGES DU TROISIÈME ACTE.

MOLIÈRE	M. BOCAGE.
BARON	M. BARON.
BRÉCOURT	M. MATIS.
DUPARC	M. PAULIN MÉNIER.
CONDÉ	M. LACRESSONNIÈRE.
ARMANDE BÉJART, femme de Molière	Mme LACRESSONNIÈRE.
MAGDELEINE BÉJART	Mme BOUDEVILLE.
MADELEINE, fille de Molière (6 à 8 ans)	Mlle MARIE COLLIN.
PIERRETTE LAFOREST	Mlle HORTENSE JOUVE.

ACTE TROISIÈME.

A Auteuil : une chambre chez Molière. Au lever du rideau, on entend chanter les vers de M. Chapelle. Molière est assis devant une table dans son grand fauteuil, une chaise est près de lui, sa table est couverte de livres et de papiers, un petit meuble à tiroirs, à droite, au premier plan, ainsi que la table. — Au deuxième plan, à droite, dans l'angle, une fenêtre donnant sur le jardin. — A gauche, premier plan, un petit guéridon et deux chaises ; au deuxième plan, une porte conduisant à la chambre de Molière ; dans l'angle à gauche, grande cheminée ancienne, auprès une dormeuse. — Porte au fond qui, ouverte, laisse voir une antichambre ; de chaque côté du fond chaises anciennes.

SCÈNE I.

MOLIÈRE, BARON.

(On entend confusément chanter derrière le théâtre ; puis Baron ouvre la porte du fond et s'approche sur la pointe du pied (par cette porte. On entend distinctement ce refrain) :

Le plus grand malheur, c'est de naître,
Le seul bonheur, c'est de mourir.

MOLIÈRE, répétant, sans chanter, ces vers.

Le plus grand malheur, c'est de naître,
Le seul bonheur, c'est de mourir.

Je croyais rêver d'ouïr de telles paroles sur un air à boire ; voilà une étrange façon de se divertir. (Voyant Baron) Ah ! tu es là, mon enfant ?

BARON, allant à Molière.

Comment, vous n'êtes point couché, mon ami ? Je venais voir si vous dormiez.

MOLIÈRE.

Et le moyen de dormir avec ces fous dont les rires, les que-

relles et les chansons me viennent disputer, jusque dans ma retraite d'Auteuil, les heures de mon repos! de ma chambre, je les entendais trop: je suis venu me réfugier ici, où je les entends encore.

BARON.

Mais vous êtes mal sur ce fauteuil; vous seriez mieux dans votre lit.

MOLIÈRE.

Les lits sont faits pour les gens bien portants; ils sont le tombeau des malades; le mien m'étouffe, et je ne me couche presque plus. Mais, dis-moi, Baron, quelle antienne burlesque chantaient-ils donc là, tout à l'heure?

BARON.

C'est un impromptu de M. Chapelle à qui le vin donne des idées noires.

MOLIÈRE.

C'est donc la première fois!

BARON.

Cette mélancolie a commencé par M. Boileau qui, sur cette sentence de je ne sais quel ancien, que le premier bonheur est de ne point naître et le second de promptement mourir, a discouru de fort grande éloquence. M. Nantouillet a dit comme lui. M. Chapelle les a d'abord combattus, et puis il s'est rangé à leur avis. Il a composé des vers fort lugubres que M. Lulli a mis tout de suite sur un air fort gai; et les voilà qui à cette heure pleurent, rient et chantent sans savoir pourquoi.

MOLIÈRE se levant.

Qu'est-ce que l'homme! Un être qui s'étourdit ou se lamente sans jamais trouver le calme de son jugement ou le repos de son cœur. Toujours la douleur au fond de la joie, et le désespoir même dans l'ivresse... Mais La Fontaine, est-ce qu'il est toujours là?

BARON.

Il est parti sur le minuit, trouvant qu'il en avait assez, mais sans s'être douté qu'ils l'avaient raillé et mystifié tout le temps. Il était encore plus distrait que de coutume.

MOLIÈRE.

Ils le raillent toujours; mais ils auront beau se trémousser, aucun d'eux n'effacera le bonhomme. Ah! ça, quelle heure est-il, Baron?

BARON.

Je ne sais pas bien; il fait grand jour, et vos convives se disposent à partir. M. Boileau a fait pour vous ces vers, qu'il m'a chargé de vous remettre en manière d'adieu et de remerciement.

MOLIÈRE, prenant les vers.

Va donc les accompagner, et puis tu t'iras coucher; je n'aime point ces veilles-là et ces excès à ton âge.

BARON.

Il fallait bien leur faire les honneurs en votre place.

MOLIÈRE.

Sans doute, et la pauvre Laforest, elle a été debout aussi toute la nuit?

BARON.

Comme de coutume, sans se plaindre.

MOLIÈRE.

Mes pauvres enfants, j'ai des amis bien indiscrets, qui ne respectent ni votre santé, ni ma maladie! je ferais volontiers une rente à Chapelle pour qu'il allât régaler sa compagnie ailleurs que chez moi. Et ma fille, leur bruit ne l'a point éveillée?

BARON.

La petite a très-bien dormi et dort encore.

MOLIÈRE.

Bon; va donc les reconduire, et m'excuser encore de ce qu'étant au lait pour toute nourriture, je n'ai pu leur faire raison.

BARON.

Tâchez de dormir à présent.

MOLIÈRE.

J'y tâcherai, mon enfant.

(Baron lui baise la main et sort par le fond.)

SCÈNE II.

MOLIÈRE, seul lisant les vers de Boileau.

Ta muse, avec utilité
Dit plaisamment la vérité;
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder les envieux;
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

Merci, Boileau; tu crois qu'il faut me consoler des injures des bigots! Tu crois que ma souffrance provient de leurs injures et de leurs persécutions; Chapelle le croit aussi. Mes amis, vous vous trompez tous; si je n'avais point d'autres maux à combattre, ma force y suffirait de reste. Hélas! mes douleurs les plus âpres ne sont point celles du poëte et du comédien, mais bien celles de l'homme; et mon cœur saigne par tant de blessures, que je ne sens plus celles qu'on veut faire à mon amour-propre. (La porte s'ouvre doucement.) Qui vient là?

SCÈNE III.

MOLIÈRE, PIERRETTE, amenant la petite Madeleine (six à huit ans).

LA PETITE MADELEINE, qui porte un bouquet.

C'est moi, mon papa, qui me suis levée de bonne heure, parce que Laforest dit que c'est aujourd'hui votre fête, et qu'il faut vous présenter à votre réveil ce que vous aimez le mieux.

MOLIÈRE, la prenant sur ses genoux.

Oh! oui, certes, elle a bien raison, ta bonne Pierrette; elle sait que ma petite Madeleine est ce que j'aime le plus au monde! (Il l'embrasse.)

LA PETITE MADELEINE.

Laforest a dit comme ça que ma marraine, la tante Béjart, viendra me voir pour bien sûr aujourd'hui, et qu'elle m'apportera une belle grande poupée.... Et ma petite maman, quand est-ce donc qu'elle viendra?

PIERRETTE.

Peut-être bien demain.

LA PETITE MADELEINE.

Tu dis toujours comme ça, demain!... Est-ce que vous pleurez, mon papa; vous avez la figure toute mouillée?

MOLIÈRE.

Non, ma fille, non pas! (A Pierrette.) Emmène-la; il ne faut pas que les enfants voient des larmes. (A sa fille.) Va courir dans le jardin, Mademoiselle, et tu reviendras déjeuner avec moi.

LA PETITE MADELEINE.

Oui, mon papa. (Elle lui envoie des baisers.)

(Pierrette conduit l'enfant à la porte et la regarde s'en aller.)

SCÈNE IV.

PIERRETTE, MOLIÈRE.

PIERRETTE.

Qu'elle est belle, hein, Monsieur?

MOLIÈRE.

Belle comme sa mère!

PIERRETTE, à part.

Tout lui fait mal, même sa fille! (Haut.) Allons, Monsieur, voici l'heure de dormir, puisqu'on vous a fait des vacarmes toute la nuit.

MOLIÈRE.

Ils sont partis?

PIERRETTE.

Oui, et vous aurez enfin une matinée tranquille.

MOLIÈRE.

Dormir, c'est une fiction pour moi. Tiens, Laforest, je me trouverai beaucoup mieux de respirer l'air du matin; ouvre-moi la fenêtre : les fumées de leur vin ont monté jusqu'ici.

PIERRETTE, ouvrant la fenêtre.

C'est vrai qu'on en a le cœur tribouillé par toute la maison.

MOLIÈRE, debout à la fenêtre.

Une belle matinée de printemps; le soleil est levé, les oiseaux chantent.... Tiens, Laforest, tiens, la petite qui court après un papillon! Ah! cette grâce, cette splendeur de la vie! J'ai vu sa mère presque comme cela.

PIERRETTE.

Eh bien! eh bien! elle n'est pas si loin, sa mère; et vous n'avez qu'à lui écrire, elle reviendra.

MOLIÈRE.

Elle est loin, bien loin de la route de son devoir.

PIERRETTE.

Eh! non, Monsieur, elle est à Paris, dans votre appartement, rue Richelieu.

MOLIÈRE.

Non ; je te dis qu'elle n'y est point : elle court les champs, les châteaux, les palais ; il lui faut la vie d'une reine!

PIERRETTE.

Dame, elle s'ennuie un peu ici ; elle est encore jeune..... plus jeune que vous, et toujours belle comme un ange. Elle aime à se faire brave, à se faire voir. Tout ça lui passera, allez, et puisqu'elle est sage, laissez-la faire.... Songez à vous-même ; écrivez vos comédies. Ne vous saboulez point l'esprit d'autre chose.... Réjouissez-vous avec vos amis ; vous en avez de bons : M. Baron, qui est là comme votre fils, un honnête garçon, lui, un joli comédien déjà, et qui vous fera honneur. Et tenez, (regardant dehors) en voilà encore deux et des meilleurs, qui se sont levés de grand matin pour venir vous souhaiter votre fête.

MOLIÈRE.

Ah! oui, Duparc, Brécourt, mes fidèles compagnons ; je les aime également, bien que l'un me fasse toujours du bien et l'autre toujours du mal.

PIERRETTE.

Bah! il a une chienne d'humeur, M. Duparc ; mais au fond, allez, ce n'est pas lui qui vous aime le moins.

(Elle va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE V.

MOLIÈRE, PIERRETTE, BRÉCOURT, DUPARC, BARON. (Brécourt et Duparc apportent des bouquets.)

BRÉCOURT, embrassant Molière.

Nous te venons apporter une bonne, une grande nouvelle

pour le jour de ta fête; Ducroisy et la Thorillière sont revenus du camp du roi cette nuit!

MOLIÈRE.

Ah! vraiment, déjà!

BRÉCOURT.

Ils sont venus frapper à notre porte en nous disant que, rompus de fatigue, ils allaient se mettre au lit; mais qu'ils nous chargeaient de t'apporter la permission de jouer *Tartufe* devant les Parisiens, et la voici!

MOLIÈRE, ouvrant la missive.

Enfin, ah! mes amis, quelle affaire dans ma pauvre vie que ce *Tartufe!*

PIERRETTE.

Ah! enfin, nous allons donc jouer *Tartufe!*

DUPARC.

Je te l'avais bien prédit que cela tournerait à mal, et que tu serais abandonné du roi lui-même.

MOLIÈRE.

Qui l'eût pu croire, qu'un roi si puissant, si absolu, et que l'on traitait comme un dieu, aurait moins de pouvoir en son royaume qu'une bande de frénétiques enragés d'hypocrisie et de vengeance! Mais ne nous plaignons plus, puisqu'à la fin justice nous est rendue, et que voici l'ordre de jouer signé de la main du roi.

DUPARC.

Il est bien temps, après des années d'oubli ou de lâcheté! Ton grand roi, Molière, est un Tartufe lui-même.

BRÉCOURT.

Tout beau, Duparc; le roi....

DUPARC.

Eh! morbleu, laissez-moi parler comme je veux. Tout le danger y est pour moi, si vous avez ici des espions.

BARON.

Duparc!

DUPARC, avec colère.

Je vous dis que la torture ne m'en ferait point démordre. Le roi est un homme d'esprit, un galant homme à certains égards, je le veux bien ; mais il a un côté vicieux, c'est celui par lequel il est hypocrite. Homme de voluptés secrètes et d'intolérance publique, il n'avait pas reconnu tout d'abord qu'il y avait dans *Tartufe*, à l'insu même de Molière, quelques traits de sa ressemblance ; mais sa mauvaise conscience le lui a dit plus tard, et tout en jurant à Molière qu'il ne voyait rien d'irréligieux dans sa pièce, il n'en a pas moins laissé interdire la représentation pendant bon nombre d'années, l'exposant ainsi aux insultes de ses ennemis et aux calomnies des fanatiques. S'il cède, enfin, c'est que, d'après mon conseil, Molière a mis de la vigueur dans son dernier placet.... Pas assez à mon gré, car si j'eusse été en sa place, j'eusse écrit : Sire! vous êtes un plaisant cuistre, vous qui avez trois enfants de la Montespan et qui n'en affichez pas moins la dévotion avec grand apparat, de vouloir nous empêcher.... (Brécourt et Baron se mettent à rire.) Eh! bien, cela vous fait rire, vous autres?

BRÉCOURT.

Certes, voilà qui eut admirablement raccommoder nos affaires!

MOLIÈRE.

Le mieux est de rire, en effet, des boutades de Duparc, et le roi rirait lui-même s'il pouvait les entendre.

DUPARC.

Par la mordieu, non, Molière, il ne rirait point de cela.

MOLIÈRE.

Écoute, mon ami, si tu respectais quelque chose au monde, tu respecterais l'amitié..... oui, je dis l'amitié que j'ai dans le cœur pour cet homme qu'on appelle Louis XIV. Oh! je sais bien, mon Héraclite, que tu me reproches de lui trop sacrifier mon temps, mon talent et ma santé; mais considère, je te prie, que s'il m'a commandé parfois des choses précipitées, il m'a donné aussi les moyens d'en mûrir quelques-unes; ce que je n'aurais pu faire si j'étais demeuré pauvre et obscur. Son esprit pénétrant a deviné à la première vue qu'il y avait en nous quelque chose de plus solide et de plus vrai que chez ces braillards de l'Hôtel de Bourgogne, qui tenaient le sceptre du théâtre. Sans l'arrêt de son goût, qui faisait déjà loi en France, nous n'eussions point ressuscité avec éclat, comme nous l'avons fait, l'ancienne, la vraie, la bonne comédie, celle qui reprend les vices du siècle et corrige les hommes de leurs travers. J'ai donc une reconnaissance très-profonde pour l'homme qui m'a aidé à dire beaucoup de vérités utiles, et dont la main puissante a tenu le fouet dont j'ai fustigé les turpitudes des grands de la terre. Cet homme m'a plusieurs fois ouvert naïvement son cœur; il m'a demandé des conseils, et il les a suivis, il m'en a donné, et ils étaient bons à suivre; il m'a vengé de l'impertinence des courtisans en me faisant manger avec lui tête à tête, en face d'eux tous, debout et consternés. Je ne suis point né ingrat, et ne puis me changer là-dessus à l'âge que j'ai. Eh bien! il est vrai que j'ai eu des sujets de plainte, et que j'ai vu des taches dans le soleil, mais je n'ai pas le droit de les faire remarquer aux autres, et mon tempérament fidèle me porte à pardonner le tort que me peuvent faire quelquefois ceux qui m'ont obligé souvent, mon ami Duparc.

BRÉCOURT.

Ah! Molière, c'est de toi qu'on peut dire que l'homme est encore supérieur à l'écrivain.

BARON, lui presse la main.

Ah ! mon père !

PIERRETTE, s'essuyant les yeux.

Tout ce que Monsieur dit du roi et de lui, ça me tire toujours des larmes, parce que c'est toute mon histoire avec Monsieur.

MOLIÈRE.

Ah ! ça, mes amis, c'est assez discourir ; c'est demain qu'il nous faut donner *Tartufe*, puisque nous l'avions annoncé.

DUPARC.

Messieurs les magistrats vont avoir un beau pied de nez, eux qui comptaient l'interdire encore.

BARON.

Partons donc pour Paris, car nous n'avons que le temps de nous préparer.

MOLIÈRE.

Ah ! mon jeune Damis, il te tarde de revoir le feu des lustres. Allons, ceci va me secouer et me faire oublier mon mal. Aidez-moi à tout préparer, mes amis ; toi, Pierrette, apprête mes paquets pendant que je m'habillerai. Baron, range mes papiers, je te prie, et ferme tous mes tiroirs.

(Tous sortent à gauche, excepté Baron.)

SCÈNE VI.

BARON, seul, rangeant les papiers.

Oui, ce voyage lui fera du bien, et à moi.... du mal; car nous la reverrons : il faudra bien qu'elle reprenne son rôle dans *Tartufe*, et quoi qu'en dise Molière, il est plus pressé de lui pardonner que de la maudire. Allons, du courage; qu'importe que je souffre, pourvu qu'il soit heureux ! Ah ! le manuscrit des *Précieuses ridicules*... il est en ordre... Oui ! les

vers de Boileau... des vers, encore des vers, des éloges, des injures, des lettres... (En prenant une qui est ouverte.) des lettres anonymes!... En voici une toute fraîchement reçue. (Il lit.) « On fait savoir à Élomire... » Élomire! Ah! oui, c'est l'anagrame de Molière. « Le soin que prend sa piquante moitié de « changer en réalités bien éclatantes, bien scandaleuses, les « soupçons du pauvre Sganarelle. » Ah! c'est affreux... « C'est « le prince de C..., le meilleur ami de l'ignoble et diabolique « auteur de *Tartufe*, qui venge à cette heure tous les maris « trompés dont il a si gaillardement raillé l'infortune. » (Il déchire la lettre avec indignation.) Et voilà ce qu'ils lui écrivent tous les jours, les infâmes! Ah! Molière, pauvre grand cœur, que tu paies cher l'honneur de dire la vérité aux hommes!... Sa femme.... non, c'est impossible; mais pourtant... Ah! cette femme est un démon. (Il met les coudes sur la table et sa tête dans ses mains.)

SCÈNE VII.

ARMANDE, BARON.

ARMANDE, entrant doucement par le fond.

Bonjour, Baron. Où est Molère?

BARON, se levant.

Ah! c'est vous, Madame?

ARMANDE.

Eh bien! cela vous étonne?

BARON.

Oh! certes, car on ne vous croyait point à portée de recevoir sitôt l'annonce de la représentation de *Tartufe*, et on pensait devoir vous chercher ailleurs qu'à Paris.

ARMANDE.

Ailleurs qu'à Paris! Pourquoi ne point dire tout simplement à Chantilly?

BARON.

On a dit, on a écrit à Molière que vous y étiez, Madame, et il le croit.

ARMANDE.

Il fait fort bien de le croire, puisque j'en arrive.

BARON.

Quoi! vous l'avouez?

ARMANDE.

Je ne l'avoue point; je le proclame, si cela vous plaît. Qu'y peut-on trouver à redire?

BARON.

Vous le demandez?

ARMANDE, riant.

Je comprends. Ah! la belle idée que vous avez là... Le prince de Condé... Laissez-moi rire... Je savais bien qu'on le disait; mais je ne supposais point que cela fût pris au sérieux quelque part, et ici surtout. (Elle s'assied à gauche.)

BARON.

Elle rit, et Molière dévore ses larmes; elle rit, et l'on se meurt de chagrin pour elle.

ARMANDE.

Allons donc; vous me voulez faire accroire que mon mari se consume dans les larmes!

BARON.

Vous ne croyez point aux peines que vous ne partagez pas. C'est le propre des cœurs ingrats et froids.

ARMANDE, après une pause et se levant.

Monsieur Baron, vous plairait-il de me dire où vous prenez le droit de me faire des remontrances et de m'adresser des injures?

BARON, troublé.

Dans ma sollicitude, dans mon attachement pour Molière...

ARMANDE.

Monsieur Baron, vous avez une autre raison, une plus mauvaise, mais que les femmes sont si accoutumées d'entendre, qu'elles ne s'en offensent plus.

BARON.

Laquelle donc?

ARMANDE.

Feignez donc de l'ignorer; moi, je feindrai de ne point comprendre pourquoi vous vous montrez encore plus jaloux de moi que ne l'est mon mari, et je prendrai cette conduite pour indigne d'un honnête homme.

BARON.

Armande!

ARMANDE.

Eh bien! Baron?

BARON.

Vous êtes une tête folle ou une âme perverse.

ARMANDE.

Laquelle des deux, à votre avis?

BARON.

Quoi! vous me voulez contraindre à vous dire que je vous aime, quand il n'en est rien, quand je n'y ai jamais songé!

ARMANDE.

Vous avez peu de mémoire, Baron.

BARON.

Je croyais que vous dussiez en avoir moins encore.

ARMANDE.

Ah! je ne tiens point note de toutes les déclarations qu'on

m'adresse ! Mais le hasard m'a fait conserver et retrouver ces jours-ci une certaine lettre que j'ai reçue autrefois à Versailles...

BARON.

Vous vous souvenez, et vous ne voulez pas que j'oublie ! Oh ! vous ne croyez à rien ; vous n'estimez personne ; vous ne respectez aucune chose...

ARMANDE.

Oh ! sans doute, je suis bien sacrilége de deviner que les hommes ne blâment et ne décrient que les femmes qu'ils convoitent.

BARON.

Ah ! vous feriez douter d'elles-mêmes les consciences les plus fermes ; mais pour ne vous point confirmer dans de pareils soupçons, je sors d'ici pour n'y rentrer jamais... Adieu, Madame. (Il va pour sortir.)

ARMANDE, sèchement.

Pardonnez-moi... Vous resterez, Baron.

BARON.

Non, certes !

ARMANDE, riant.

Vous resterez, vous dis-je !

BARON, redescendant.

Vous le croyez ! vous pensez me retenir ici malgré moi, pour vous servir de risée, pour vous donner le plaisir d'avilir à votre gré un cœur honnête en le rendant parjure et traître à son meilleur ami, et en le flattant d'espérances que vous savez bien ne vouloir jamais favoriser.

ARMANDE.

Ah ! voilà donc enfin le grand mot lâché, Baron ! Si vous aviez de l'espérance, vous resteriez, apparemment, et trouveriez autant de belles paroles pour faire broncher ma vertu que vous en

avez maintenant au service de la vôtre ! (Baron outré veut sortir ; elle le retient.) Voyons, Baron, nous disons là des folies. Dieu merci, nos âmes valent mieux que nos discours, et nous sommes d'anciens amis qu'une plaisanterie ne doit point désunir. Je rends justice à vos bons sentiments ; connaissez mieux les miens. Je veux guérir Molière de sa jalousie ; je veux essayer de me soumettre à la rigidité de ses goûts et de ses habitudes ; je renonce aux amusements du monde quelque innocents qu'ils aient été pour moi ; je ne veux plus quitter mon mari d'un seul pas. Mais le pourrai-je, si personne ne m'aide et si chacun, autour de lui, me repousse et me fuit ? Beaucoup de combats et de chagrins m'attendent donc ici, je le sais. Comment les surmonterai-je si je ne puis compter sur l'affection de personne ? Comment supporterai-je l'ennui d'une retraite si mesquine, si je n'y retrouve au moins le jeune et riant compagnon de mes études ?

BARON.

Non, non, ne me parlez plus ; j'aime encore mieux votre haine que votre perfide amitié.

ARMANDE, à part.

C'est ce que nous verrons... (Haut.) Eh bien ! partez donc ; je partirai de mon côté et pour toujours.

BARON.

Vous voulez donc tuer Molière ?

ARMANDE.

Et vous ne voulez donc point qu'il vive, puisque vous me mettez au défi de l'abandonner ? (On entend du bruit à droite.) On vient par ici ; j'entends des voix que je connais, et qui m'annoncent des tempêtes. Je les affronterai avec courage ou j'abandonnerai la partie, selon que vous me délaisserez ou me soutiendrez....

BARON.

Mais dans ces orages domestiques, je ne puis rien faire ; je ne dois rien dire, moi ; je ne dois même point assister...

ARMANDE.

Ne me quittez pas, Baron ; ne dites rien si vous voulez, mais ne me laissez point seule avec eux.

SCÈNE VIII.

ARMANDE, DUPARC, MAGDELEINE, BARON, BRÉCOURT.

ARMANDE, allant au-devant d'eux avec aisance et présentant son front à sa sœur, qui l'embrasse.

Bonjour, ma sœur, bonjour, mes bons amis. Molière n'est point avec vous?

MAGDELEINE.

Molière n'est pas encore levé.

ARMANDE.

Est-il malade? Je vais...

DUPARC, brusquement, se mettant contre la porte.

N'y allez point, c'est inutile ; il ne vous recevra pas.

ARMANDE, avec hauteur.

Il vous a chargé de me le dire?

DUPARC.

Je m'en charge tout seul.

MAGDELEINE.

Duparc, je vous en prie, laissez-nous parler.
(Elle mène Armande s'asseoir à droite.)

DUPARC.

Non, non, point tant de façons; je lui dirai son fait, moi. Comment, perronnelle que vous êtes, vous avez le front de venir ici, dans un carrosse de Chantilly, aux armes de Condé!

BARON, agité.

Monsieur Duparc !

DUPARC.

Je ne te parle point; je parle à madame Molière, et je lui dis.....

BRÉCOURT.

Tu ne diras plus rien, ou nous aurons affaire ensemble. Armande, écoutez-moi. Je ne sais ce que signifie ce voyage à Chantilly ; mais à la vue du carrosse entrant dans la cour, Molière s'est senti si malade, que nous en avons été effrayés ; il nous a repoussés dans un premier transport, et s'est enfermé dans sa chambre sans vouloir s'expliquer.

MAGDELEINE.

Que ceci ne vous rebute point, Armande; vous savez que la réflexion l'apaise toujours. Il écoutera, je n'en doute pas, les bonnes raisons que vous aurez à lui donner pour expliquer votre absence et déjouer les mauvais propos.

ARMANDE, regardant Baron, qui reste immobile.

Je n'ai rien à dire contre des calomnies trop basses pour m'atteindre, et que Molière, pour son honneur autant que pour le mien, devrait avoir appris depuis longtemps à mépriser.

BRÉCOURT.

Ma chère amie, j'ai le droit de vous parler comme un vieux compagnon qui a chéri votre enfance ; ne soyez pas si fière : il n'y a point d'abaissement à ployer sous la main de qui nous aime. Si vous êtes irréprochable comme j'en suis assuré, justifiez-vous, et vous serez entendue ; si vous avez quelque léger tort, aimez et vous serez pardonnée. (Il lui baise la main.)

ARMANDE.

Brécourt, vous êtes un homme de bon sens ; c'est pourquoi je vous dis que si vous étiez en ma place, vous n'auriez point la patience que vous me conseillez. Mon sort est cruel, et je ne l'ai point mérité : Molière a le malheur de son âge.....

DUPARC.

Molière n'est pas tellement plus vieux que vous, que vous deviez mépriser tant sa caducité; vous avez bien au moins la trentaine, ma mie, et ce n'est plus l'âge de faire l'éventée.

MAGDELEINE, à Armande.

N'écoutez pas ce bourru, qui vous aime au fond, et ne songez qu'à Molière. Il est bien malade et bien malheureux, croyez-moi.

ARMANDE.

Je m'en afflige profondément. Mais pourquoi veut-on que je m'en accuse? Quoi! ce n'est point assez de cette amertume sans y ajouter une honte que je ne mérite point!

MAGDELEINE.

Eh! qui vous parle de honte, ma chère Armande? Je sais bien, moi, que votre conduite fut toujours pure; mais ce n'est point dans le monde, c'est dans le sein de votre famille que votre vertu devrait chercher son éclat véritable. Vous menez un train de dissipation qui n'est point coupable par lui-même, mais qui le devient dès qu'il coûte le repos, le bonheur et la vie à un époux.

ARMANDE, se levant.

Mais pourquoi s'alarme-t-il à ce point?

BRÉCOURT.

Ah! ma pauvre Armande, c'est que vous ne répondez point à la passion qu'il a pour vous.

ARMANDE.

Vous voulez que je sois passionnée pour lui, quand je ne l'ai encore été pour personne! Si telle était mon humeur, eussé-je épousé Molière? Ne se peut-il contenter d'une amitié tranquille, la seule que je puisse avoir pour un mari (Elle regarde Baron, qui se détourne; puis elle ajoute avec dépit.) et pour un homme, quel qu'il soit?

MAGDELEINE, se levant et atterrée.

Oh ! mon Dieu, vous ne pouvez pas aimer Molière ! un cœur comme le sien n'a pas réchauffé le vôtre ! Vous ne voyez en lui qu'un mari quelconque, un homme pareil aux autres hommes ! Malheureuse femme ! si la postérité te juge, elle te condamnera, quelque aimable et sage que tu puisses être d'ailleurs. Elle dira que la femme de Molière n'a point aimé Molière, et ce sera un crime aussi grand à ses yeux que si tu l'avais trahi. Voilà ce que tu n'as pas compris, ma pauvre sœur. Toi, si avide de gloire, tu as cru que son nom suffirait à te rendre illustre, mais tu n'as point vu qu'il t'imposait la tâche de le rendre heureux.

DUPARC, allant à Magdeleine.

C'est bien, cela !

ARMANDE, avec dépit.

Je trouve votre blâme fort déplacé, ma sœur ; je pourrais vous répondre que votre présence assidue et vos empressements autour de mon mari rendent les miens inutiles et découragent mes bonnes intentions.

MAGDELEINE, avec surprise.

Je ne vous entends point.

ARMANDE.

Vous m'entendez trop, car vous rougissez ! Regardez au fond de votre cœur, Magdeleine Béjart, et vous verrez s'il n'y a pas plus d'une manière d'être coupable. Il se peut bien que je sois criminelle de ne point assez aimer Molière ; mais il se peut aussi que vous le soyez davantage de l'aimer plus que ne fait sa propre femme.

MAGDELEINE, avec douleur.

Oh ! dureté profonde, cœur amer ! C'en est trop, Armande... Armande, je n'ai pas la force de vous répondre... Je vois bien

que vous voulez me chasser d'ici ; j'obéirai. Mais, au nom du ciel, remplacez bien auprès de Molière les amis que vous lui faites perdre ; rendez-le heureux, aimez-le ; je vous le demanderais à genoux, si je vous savais capable de m'écouter.

(Elle veut sortir. Duparc s'adresse avec animation à Armande.)

DUPARC.

C'en est trop, et j'éclate à la fin ; il faut que vous n'ayez point de honte de vouloir imputer des torts à qui vaut mille fois mieux que vous, à votre sœur, qui s'est sacrifiée pour vous. Oh ! nous le savons tous, encore qu'elle ne l'ait jamais dit. Vous qui le savez mieux que personne, vous lui en faites un reproche. Vous prétendez être vertueuse, vous ! Vous profanez un mot qui ne vous convient point ; vous ne livrez pas votre cœur, vous n'en avez pas ; mais vous prostituez votre froid visage à toutes les œillades impertinentes, votre oreille banale à tous les sots propos, vos heures fainéantes à toutes les promenades et parades où se complaît la vanité des coquettes ; oui, je vous le dis, vous êtes une coquette, et c'est ce qu'il y a de plus froid, de plus lâche et de plus méchant dans le monde.

(Il va s'asseoir à gauche. Armande fait un pas pour s'en aller. Baron fait un mouvement. Il rencontre les yeux triomphants d'Armande, qui est restée comme impassible aux reproches de Duparc. Baron effrayé se recule. Armande, perd son sang-froid, et laisse voir sa rage et sa douleur.)

ARMANDE, les regardant tous.

Je méprise les injures ; mais puisque j'y suis exposée dans ma propre maison sans que Molière veuille m'accueillir comme sa femme et me protéger cemme il le doit, je cède la place à ceux qui veulent la prendre. (D'un ton impérieux et repoussant Brécourt et Magdeleine qui veulent la retenir.) Restez, restez vous autres, car je vous abandonne Molière, et c'est pour toujours. Ah ! c'est bien moi qui puis dire comme un de ses personnages : Ma maison m'est effroyable, et je n'y rentre point sans y trouver le désespoir !

(Elle sort en cachant sa figure dans ses mains. Magdeleine tombe pâmée. Baron retombe la tête sur la table dans ses deux mains.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MOLIÈRE.

(Molière entre lentement par la porte de sa chambre au milieu d'un silence de consternation.)

MOLIÈRE.

Eh bien ! elle est partie ? (Brécourt lui répond affirmativement par un signe de tête.) Partie sans me voir, sans vouloir me donner le temps de reprendre l'empire de ma raison. Mes amis, ne me dites point ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait.... Ne me dites rien.

MAGDELEINE, à Brécourt.

Il la regrette, vous voyez. Ah ! il faut courir après elle !
(Molière, qui l'observe, la retient.)

MOLIÈRE, faisant un grand effort sur lui-même.

Eh bien ! mes amis, ayons donc assez de philosophie et de savoir-vivre pour ne nous point ensevelir dans les chagrins domestiques ; nous n'en avons pas le droit, parce que nous n'en avons pas le temps : il faut songer à *Tartufe.*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, PIERRETTE.

PIERRETTE, inquiète et accourant du fond.

Monsieur Molière ! monsieur Molière !

MOLIÈRE.

Qu'est-ce ! Qu'as-tu donc Pierrette ?

PIERRETTE.

Elle n'est point ici ? Non ! non ! elle n'y est pas !

MOLIÈRE.

Qui donc? qui donc!

PIERRETTE.

La petite; monsieur! Votre fille!

MOLIÈRE.

Eh bien! ma fille! où est-elle? où est-elle?

PIERRETTE.

Monsieur, elle était descendue au jardin, vous savez, pendant que Madame était ici. J'ai été chercher l'enfant pour embrasser sa mère...

MOLIÈRE.

Eh bien! Mais parle donc! achève donc! tu me fais mourir!

PIERRETTE.

Eh bien! Monsieur, mademoiselle n'était plus au jardin. J'ai couru dans toute la maison; je ne l'ai point trouvée. Personne ne l'a vue, Monsieur, personne.

MOLIÈRE.

Mon enfant! mon enfant!

DUPARC.

C'est sa mère qui l'a fait enlever, j'en jurerais.

MOLIÈRE.

Sa mère! Oh! oui, elle m'en a menacé souvent!

DUPARC.

Molière, dans une heure, ta fille sera dans tes bras, c'est moi qui t'en réponds.

MOLIÈRE, retenant Brécourt et les autres qui veulent courir après Armande.

Arrêtez, mes amis, pas de bruit, pas de scandale, surtout devant l'enfant qui aime et respecte sa mère.... Assurez-vous

que c'est sa mère qui l'emmène, et ne vous y opposez pas. (Brécourt, Duparc et Baron sortent.) O mon Dieu! mon Dieu! m'arracher ma fille, le seul bonheur qu'elle m'avait donné! Je succomberai à ce dernier coup.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, MAGDELEINE, BARON, BRÉCOURT, DUPARC, PIERRETTE; CONDÉ, la petite Madeleine à la main.

PIERRETTE, sortant de la chambre de Molière, et voyant l'enfant la première.

La voilà! la voilà!.. Monsieur.

MOLIÈRE, prenant son enfant de la main de Condé.

Oh! mon enfant! mon trésor!... Pardonnez-moi, monsieur le Prince; Votre Altesse arrive dans la maison d'un fou. Je croyais ma fille perdue ou enlevée... Vous me sauvez la vie et la raison.

CONDÉ.

J'en suis heureux, Molière, et je veux faire plus. (Baissant la voix.) Je veux aussi sauver votre honneur.

MOLIÈRE, changeant de visage, remet sa fille à Pierrette en lui faisant signe de l'emporter par ses gestes saccadés et avec des regards qui trahissent une sorte d'égarement. Pierrette sort avec l'enfant, à gauche.

Mon honneur! Ah! oui, j'y suis. Attendez, Monseigneur, j'avais perdu la mémoire; c'est bien de l'honneur que vous me faites d'entrer dans ma pauvre maison; mais j'aurais dû m'y attendre. Les distances du rang et de la fortune se franchissent aisément dans certaines circonstances.

CONDÉ.

Molière!

MOLIÈRE, éperdu.

Oh! oui, Molière, ce pauvre Molière, ce bonhomme de Sganarelle, dont on est le meilleur ami; c'est dans l'ordre. Oh! je sais bien que c'est au prince de Condé, au grand Condé que je dois tout mon bonheur. Ma femme me l'a dit cent fois dans ses heures de sincérité; sans les conseils de monsieur le Prince, ma femme ne m'eût point épousé. Aussi quelle reconnaissance ne lui dois-je point, à ce bon prince; il me ramène ma fille et il me garde ma.... Où suis-je? Je ne comprends plus rien!... Devant qui suis-je ici?

CONDÉ, se découvrant.

Vous êtes devant moi, monsieur Molière, devant un homme d'honneur que vous outragez, devant un ami véritable dont vous percez l'âme.

MOLIÈRE, revenant à lui à moitié.

Qu'ai-je dit, mes amis? Est-ce que j'ai le délire?...

CONDÉ.

Oui; mais il se dissipe déjà; votre visage reprend sa sérénité; la justice et la raison reprennent leurs droits sur vous, et vous m'entendez avec calme, n'est-ce pas?

MOLIÈRE, sombre et fier.

Oui, prince, je suis calme, très-calme.

CONDÉ, aux autres personnages qui veulent se retirer.

Restez, restez, je vous en prie; je veux que ma justification et celle de madame Molière aient pour témoins la famille et les amis de Molière. Madame Molière a suivi à Chantilly les princesses mes filles qui voulaient jouer entre elles une petite comédie de leur façon. Je n'y étais pas; j'arrive du camp du roi. Je profitais de mon retour pour vous apporter moi-même la permission de jouer *Tartufe.* J'ignore si j'ai été devancé par vos amis... Mais j'accourais joyeux, lorsque j'ai vu un enfant qui essayait de courir après une voiture et qui poussait des

cris.... La voiture s'est arrêtée... Madame Molière en est descendue, et, apprenant ce qui venait de se passer ici, j'y ai ramené l'enfant en lui promettant qu'elle reverrait bientôt sa mère.

MOLIÈRE, atterré.

Ah! pauvre enfant! elle ne veut point en être séparée! Et la mère, pleurait-elle, monsieur le Prince, en voyant sa fille courir après elle?

CONDÉ.

Oui, Molière, elle pleurait beaucoup.

MAGDELEINE.

Pauvre malheureuse, être séparée de son enfant! c'est affreux!

MOLIÈRE.

Mais pourquoi l'a-t-elle quittée ainsi?

CONDÉ.

N'avez-vous point refusé de la recevoir?

MOLIÈRE.

L'ai-je fait?

CONDÉ.

Et n'en étais-je point la cause?

MOLIÈRE.

L'ai-je dit?

CONDÉ.

Molière, croyez-vous que je voulusse faire un faux serment?

MOLIÈRE.

Non, certes!

CONDÉ.

Eh bien! je vous donne ma parole que l'honneur de Molière est sacré pour moi, et que je me croirais fort sot, fort coupable, et surtout fort ingrat, s'il en était autrement.

MOLIÈRE.

Douter de la parole de Condé ! c'est impossible ; sa bouche n'a jamais menti. Merci, prince ; pardonnez-moi si j'ai semblé douter de vous.

CONDÉ, allant au fond du théâtre.

Ouvrez-lui donc vos bras, car j'ai pris sur moi de la ramener ici.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ARMANDE.

(Armande est amenée par Condé. Elle va à Molière, dont le premier mouvement est de la recevoir avec effusion.)

MOLIÈRE, l'embrassant.

Ah ! ma fille ! (Après une pause.) Armande, vous ne souffrirez plus ; c'est moi qui vous le jure ; et, me fiant à vos principes, je ne vous alarmerai plus de ma jalousie. Mais avant que d'être amant, je suis époux et père ; j'ai charge de votre réputation que vous ne préservez point assez des mauvais propos ; j'ai charge de l'éducation de ma fille à laquelle il faut de bons exemples. Je vous adjure donc, ma femme, non point par mon amour, mais par votre conscience, de supporter l'ennui d'une vie plus sédentaire. J'aurais le pouvoir de vous y contraindre ; mais je hais l'esclavage pour les autres comme pour moi-même, et abjurant mon droit, je vous parle au nom de nos communs devoirs.

BARON, vivement, bas à Armande.

La mort est sur son visage ! soumettez-vous.

(Armande lui répond par un regard.)

ARMANDE, allant à Molière.

C'est ainsi qu'il eût fallu me parler dès le commencement ; la voix de la raison est toute-puissante sur un esprit calme comme est le mien, et j'y cède en toute humilité. Molière, je

vous consacre désormais tous mes soins, et vous demande de me pardonner le mal que je vous ai fait souffrir.

(Elle s'agenouille.)

MOLIÈRE.

Viens sur mon cœur; ce ne sont pas tes soins que je réclame pour contenter mon égoïsme, c'est ta fille et ta bonne renommée dont je te confie la garde à toi-même.

ARMANDE, à sa sœur.

Ma sœur, j'ai eu de l'aigreur contre vous, et je vous prie aussi de l'oublier.

(Elle plie le genou devant Magdeleine, qui la relève et l'embrasse en pleurant.)

MAGDELEINE, bas à Armande.

Tu sauves la vie à Molière; tue-moi si tu veux; tu seras mille fois bénie.

ARMANDE, à Duparc.

Duparc, tu m'as offensée, mais je te pardonne; je me rappelle le temps où tu me portais dans tes bras des journées entières, en disant que tu ne pouvais pas souffrir les enfants.... Veux-tu faire la paix, mon vieux camarade?

(Elle lui présente son front.)

DUPARC, l'embrassant au front.

Ah! je devrais la briser, ta chienne de tête!

ARMANDE, regardant Baron, et s'adressant à Condé.

Êtes-vous enfin satisfait de moi, monsieur le Prince?

CONDÉ, lui baisant la main.

Oui, Madame! Allons, Molière, à Paris!

MOLIÈRE.

Oui, monseigneur, pour *Tartufe!*

(Ils sortent tous, excepté Brécourt et Baron.)

BRÉCOURT, allant à Baron.

Baron ! tout à l'heure, je vous ai vu dire à Armande un mot... qui a subitement changé son attitude et ses résolutions... C'est bien ; mais c'est assez... Vous ne devez plus rester ici.

BARON.

Oui, oui, je partirai...

BRÉCOURT.

On peut tuer Molière... On ne peut pas... on ne doit pas l'avilir... Baron ! (Baron se jette dans les bras de Brécourt.) Viens ! viens, mon ami... (Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

PERSONNAGES DU QUATRIÈME ACTE.

MOLIÈRE	M. BOCAGE.
BRÉCOURT	M. MATIS.
CONDÉ	M. LACRESSONNIÈRE.
DUPARC	M. PAULIN MÉNIER.
BARON	M. BARON.
MAGDELEINE BÉJART	M. BOUDEVILLE.
ARMANDE BÉJART, femme de Molière	Mme LACRESSONNIÈRE.
PIERRETTE LAFOREST	Mlle HORTENSE JOUVE.
CHEF MACHINISTE	M. FRESNE.
BRIGADIER MACHINISTE	M. RICHER.
OUVRIERS.	

ACTE QUATRIÈME.

Au lever du rideau l'on voit la scène d'un théâtre; la pièce du *Malade imaginaire* vient de finir; le rideau est baissé; les ouvriers viennent enlever les portants des quinquets, et d'autres éteignent et emportent les chandelles de la rampe, un autre appuie le rideau d'avant-scène et laisse voir la salle du public; Condé est assis dans un grand fauteuil près d'un guéridon sur lequel on apporte un candélabre; à droite, premier plan; à gauche, premier plan, une chaise; au fond, en face le public, plan de coulisse; une table au fond à droite avec une chaise; un portant auquel est adapté un quinquet qui fait face au rideau de la salle qui est côté droit, le côté gauche est le fond du théâtre; premier plan et deuxième plan à gauche, portes conduisant aux loges des comédiens.

SCÈNE I.

CONDÉ, LES OUVRIERS, PIERRETTE.

PIERRETTE, *aux ouvriers.*

Allons, vous autres, est-ce fait?

UN OUVRIER.

Oui, oui! petite mère Laforest, il peut venir quand il voudra.

DEUXIÈME OUVRIER.

Est-ce qu'il est bien fatigué ce soir, M. Molière?

PIERRETTE.

Hélas, oui!

PREMIER OUVRIER.

Mais, est-ce qu'il ne viendra pas se reposer ici, comme c'est son habitude après le spectacle.

PIERRETTE.

Si fait, il va venir quand il sera habillé, je ne veux point

le souffrir prendre tout d'un coup l'air du dehors en sortant de sa loge.

PREMIER OUVRIER.

Oh! ayez bien soin de lui, mademoiselle Laforest.

CONDÉ, à Pierrette.

Mademoiselle Laforest, ces braves gens me paraissent bien attachés à Molière?

PIERRETTE.

On le serait à moins, monseigneur; si vous saviez... il a voulu jouer ce soir, encore qu'il soit bien malade, et comme nous le voulions empêcher, il a dit : Voulez-vous que je me repose, du temps que cinquante pauvres ouvriers que j'emploie, et qui sont d'honnêtes pères de famille, perdront leur journée et manqueront de pain?

DEUXIÈME OUVRIER.

Mon bon Dieu, laisserez-vous finir un homme comme celui-là?

PREMIER OUVRIER.

Est-ce que nous pouvons rester ici jusqu'à ce qu'il sorte, pour voir comment il se trouve?

PIERRETTE.

Oui, oui, ça lui fera plaisir de voir comme vous l'aimez, mais ne vous serrez pas autour de lui.

PREMIER OUVRIER.

Nous ne l'approcherons point, nous nous tiendrons par là, dans les escaliers, sans faire de bruit. (Ils sortent.)

CONDÉ, à Pierrette qui sort aussi.

Mademoiselle Laforest, ne dites point à Molière que je l'attends aussi; il se presserait, et ce serait encore pour le fatiguer. (Elle sort par la gauche, premier plan.)

SCÈNE II.

CONDÉ, BRÉCOURT, entrant de gauche.

CONDÉ, assis.

Il n'est que neuf heures et un quart, j'ai tout le temps de l'attendre avant que de me rendre au jeu du roi... Ah! monsieur Brécourt, je suis navré.

BRÉCOURT, entre à gauche, premier plan.

Et moi aussi, monseigneur; c'est pourtant une pièce bien mordante et bien gaie que celle de ce soir.

CONDÉ.

Oui, certes, le *Malade imaginaire* est encore un chef-d'œuvre où l'étude des mœurs et la critique de l'humaine faiblesse se poursuivent sous les dehors d'une folle gaieté, mais je n'y ai point ri, j'avais le cœur serré de douleur. Ah! railler ainsi son propre mal, monsieur Brécourt, c'est le courage du stoïque ou du martyr.

BRÉCOURT, tristement.

C'est le courage du comédien.

CONDÉ.

Cette scène est lugubre où Argan fait le mort.

BRÉCOURT.

Et ce mot que Molière affecte de dire d'une façon si plaisante, et qui fait tant rire le public! « Mais n'y a-t-il point de danger à contrefaire ainsi le mort? »

CONDÉ.

Et lorsque cette feinte mort devait finir dans la pièce, il m'a semblé qu'il faisait un grand effort dans la réalité pour revenir à la vie.

BRÉCOURT.

Magdeleine Béjart qui faisait Toinette a été forcée de le secouer par le bras, et je l'ai vue pâlir, cette malheureuse fille, sous le fard qui couvrait ses joues, et sous le rire qui contractait son visage.

CONDÉ.

Brécourt, j'ai vu quelque chose de plus affreux encore, et qu'ont remarqué comme moi les personnes assises sur les côtés de la scène. Dans la cérémonie bouffonne, Molière semblait étrangement souffrir, et quand il a prononcé *juro* pour la seconde fois, une écume sanglante est venue sur ses lèvres. J'ai failli me lever et troubler le spectacle, Molière m'a retenu par un ris forcé et par un geste de commandement comme celui d'un brave soldat que nul ne peut empêcher de mourir à son poste. (On entend du bruit dans le fond.)

SCÈNE III.

CONDÉ, BRÉCOURT, DUPARC, MAGDELEINE.

BRÉCOURT.

Eh! bien, Duparc, Molière est-il rhabillé?

DUPARC.

Je ne sais, tu me vois dans une colère épouvantable.

CONDÉ à Duparc.

Qu'est-ce donc? parlez devant moi si c'est quelque chose qui intéresse Molière?

DUPARC, se découvrant.

Voici ce que c'est, monsieur le Prince. Le fils de Montfleury le comédien, un sieur de Montfleury qui se dit gentilhomme avec beaucoup d'emphase, comme s'il était le seul gentilhomme comédien, et comme si toi, Brécourt, et quasi toute la troupe de Molière ne l'était pas aussi bien que lui sans en faire le moindre état...

BRÉCOURT.

Qu'importe, poursuis.

DUPARC.

Eh! bien, ce Montfleury, poussé, payé peut-être par les bigots, vient de présenter une requête au roi, par laquelle il accuse Molière d'avoir épousé sa propre fille.

BRÉCOURT.

Qu'est-ce à dire? je n'y comprends rien.

MAGDELEINE.

On prétend prouver que mon amitié pour Molière n'a pas été toujours pure, et qu'au lieu d'être ma sœur, Armande est ma fille... et la sienne.

BRÉCOURT.

Votre... Ah! voilà une accusation aussi ridicule qu'odieuse!

MAGDELEINE.

Pour vous, oui! mais pour le roi?

CONDÉ.

Le roi jettera les yeux sur l'acte de mariage de Molière, ou croira tout simplement à la parole de Condé qui a vu dresser et signer cet acte, votre mère vivante et présente; cela même ne serait point nécessaire, le roi ne croira point...

BRÉCOURT.

Que Votre Altesse royale me pardonne un doute, le roi n'est pas toujours entouré désormais de témoignages irrécusables, et l'on peut...

CONDÉ.

Vous avez raison, Brécourt. Je regrette de n'avoir point vu Molière; mais le plus pressé est de courir le défendre. Mon carrosse est en bas, je vais au Louvre. Vous me reverrez, Messieurs...

(Il sort. Brécourt l'accompagne par la gauche avec le candélabre qui était sur la table de droite.)

DUPARC ET BRÉCOURT.

Ah! monseigneur!!!

SCÈNE IV.

DUPARC, MAGDELEINE.

DUPARC.

C'est cela, il faut faire du bruit, morbleu, et percer la casaque à ce sieur Montfleury. C'est la coutume de Molière de dédaigner la calomnie; il n'est point assez vindicatif, il encourage ainsi l'insolence de lâches! Si cette affaire-ci n'est point démentie hautement, beaucoup de gens y croiront; le public, qui est ingrat comme un chat, répétera sottement la chose sans se soucier qu'elle soit fausse ou vraie... c'est ainsi que la calomnie boiteuse, mais tenace, s'attache aux grands hommes, et les poursuit encore durant des siècles après leur mort.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, PIERRETTE, DUPARC, MAGDELEINE.

MOLIÈRE, entrant, premier plan.

Qu'as-tu donc, Duparc, à parler de mort?

DUPARC.

Moi, je ne parle point de cela.

MAGDELEINE.

Vous trouvez-vous mieux que tantôt, mon ami?

MOLIÈRE.

Beaucoup mieux, chère sœur; pourquoi donc êtes-vous si tristes tous les deux?

DUPARC.

Nous ne le sommes point.

MOLIÈRE.

Et elle aussi ! (Il montre Laforest.)

PIERRETTE.

Vous savez bien que les femmes s'inquiètent de peu, parce qu'elles n'entendent rien à la science, et que nous sommes malades imaginaires pour ceux que nous aimons : est-ce pas, mademoiselle Béjart ? (Elle lui fait des signes à la dérobée.)

MAGDELEINE.

Certainement, ma bonne Laforest.

MOLIÈRE.

Laforest, Duparc, allez m'attendre chez moi, et préparez tout pour que nous soupions ensemble, en famille, avec Brécourt... où est-il? et Baron?

DUPARC.

Brécourt était ici tout à l'heure.

PIERRETTE.

Et M. Baron quitte son costume.

DUPARC.

Mais je te conseille de te mettre au lit en rentrant, cela te vaudra mieux, Molière.

MOLIÈRE.

Je me coucherai si j'en sens le besoin ; mais faut-il, parce que je suis un mauvais convive, que toute ma maison soit close et muette à dix heures du soir?

DUPARC.

Nous ferons ta volonté, je te laisse ma chaise.

MOLIÈRE.

Point, point, cela me vaudra mieux de marcher, c'est si près. Allez! allez!... (Duparc et Pierrette sortent par la gauche.)

MAGDELEINE.

Armande n'est point prête; permettez-moi, Molière, de ne vous point laisser seul ici.

MOLIÈRE, baissant la voix.

Oui, ma sœur, restez!

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, MAGDELEINE.

MOLIÈRE, assis dans son fauteuil.

Mon amie, laissez-moi vous faire une question. Dans le cours de notre longue et paisible amitié, m'est-il arrivé, à mon insu, de vous causer quelque peine?

MAGDELEINE.

Pourquoi cette demande? jamais, que je sache.

MOLIÈRE.

Quoi, je ne vous ai jamais fait souffrir, j'ai toujours été digne de votre confiance! quand je vous jurais que je n'aimais point votre sœur, que je ne l'épouserais jamais, je ne vous ai point trompée?

MAGDELEINE.

Vous étiez de bonne foi.

MOLIÈRE.

Oh! devant Dieu, je le jure, cependant! j'ai manqué à la parole que je vous avais donnée, à celle que je m'étais donnée à moi-même.

MAGDELEINE.

Vous en avez été relevé le jour où j'ai vu dans votre cœur plus clair que vous-même.

MOLIÈRE.

Oui, sainte et douce fille, tu l'as fait; mais moi, n'ai-je point été brutal, égoïste, aveugle?

MAGDELEINE.

Pourquoi ces craintes, Molière? vous ai-je donné lieu de douter de vous-même, ou de moi?

MOLIÈRE.

Oh! non, jamais, vous! vous êtes un si pur diamant que quand on s'y regarde, on n'y voit point ses propres fautes, votre éclat les consume... Ah! que de bien vous m'avez fait sans vous lasser de mes souffrances! et il y a des misérables qui ont trouvé le moyen d'inventer un inceste dans le sentiment le plus pur de nos cœurs!...

MAGDELEINE.

Que voulez-vous dire, Molière?

MOLIÈRE, se levant.

Rien, rien! nous parlerons de cela plus tard; pour aujourd'hui, je veux vous recommander ma fille, votre filleule, ma petite Madeleine, la joie de ma vie, et le souci de ma mort: veillez sur elle, mon amie, faites-la modeste, courageuse et bonne comme vous. Qu'elle ne songe point à plaire aux hommes, qu'elle songe à faire le bonheur d'un seul! l'affection, la bonté!... Oh! une femme bonne! et on souhaite autre chose!... (Apercevant Baron qui vient du premier plan à gauche.) Voici Baron; soyez calme, ma sœur, je suis résigné à mon sort.... (A Baron.) Approche, toi!

SCÈNE VII.

BARON, MOLIÈRE, MAGDELEINE.

MOLIÈRE, leur prenant les mains à tous deux.

Et à présent, mes enfants, que je me sens tranquille et

soumis à toutes choses, je veux vous bénir dans le cas de quelque surprise de mon mal qui m'ôterait... (Voyant frémir Baron.) Je ne dis point la vie, non! mais ma force pour quelque temps. (A Baron.) J'ai à te remercier, toi aussi, des tendres soins dont tu m'entoures, et qui te font oublier jeunesse, triomphes et plaisirs. Le ciel t'en récompensera, mon enfant; il te donnera la puissance morale, c'est-à-dire, le talent, et puis, viendra la gloire, et alors, ne soit point enivré: fais comme moi qui ai toujours recherché les défauts de mes ouvrages et de mon jeu, du temps que les autres en regardaient les qualités. C'est à n'être jamais satisfait de soi-même qu'on arrive à se perfectionner; le jour où l'on est trop content de soi, les autres ne le sont plus, parce qu'on ne cherche plus, on ne travaille plus... pense à moi quand je ne serai point là.

BARON, lui prenant les mains.

Mon Dieu, que vos mains sont froides!

MOLIÈRE.

Ce n'est rien, ce n'est rien; je me réchaufferai en marchant... Armande est-elle enfin prête?

MAGDELEINE.

Je cours lui dire que vous l'attendez!

(Elle sort. Baron met le manteau sur les épaules de Molière, qui sort. Deuxième plan.)

MOLIÈRE.

Moi, je vais donner les ordres pour la représentation de demain. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

BARON, seul.

Je ne sais point si j'ai l'esprit frappé, mais il me semble qu'il touche à son heure suprême... et sa femme ne s'en alarme point!

SCÈNE IX.

BARON, ARMANDE.

ARMANDE, entrant. Premier plan.

Eh! bien, rentrons-nous, à la fin?

BARON.

Mais, madame, c'est Molière qui vous attend.

ARMANDE.

Que ne venait-il dans ma loge?

BARON.

Oui, pour y trouver M. de Visé, l'homme qui lui déplaît à plus juste titre!

ARMANDE.

Il y eût trouvé deux marquis et un conseiller au parlement.

BARON.

Il est bien malade, ce soir, madame, et il ne faut peut-être pas faire sonner si haut à ses oreilles les noms et les titres de vos brillantes relations; vous savez qu'il n'aime point à souper avec ces gens de qualité qu'il n'invite point lui-même.

ARMANDE.

Les hommes de qualité ne sont point si pressés de souper avec des comédiens; je ne les ai point invités, sachant, mon cher, que vous étiez des nôtres, ce soir.

BARON, tranquillement.

Oh! vous avez fort bien fait.

ARMANDE.

J'admire le ton doctoral de monsieur Baron qui soupe avec des marquises, on dit même avec des duchesses.

BARON.

Quand Molière est malade, je ne soupe point, je ne le quitte pas, et n'amène point chez lui des gens faits pour l'importuner, préférant de beaucoup son contentement à mon plaisir, et sa société à toute autre.

ARMANDE.

Baron, avez-vous résolu de me pousser à bout! Songez-y bien, je ne pardonnerai cette morale qu'à votre jalousie; est-ce encore de la jalousie comme autrefois?...

BARON.

Non, Madame, mon cœur est aussi tranquille auprès de vous, que ma conscience auprès de mon bienfaiteur; je n'ai plus pour vous que le sentiment du profond respect que je dois à la femme de Molière...

ARMANDE.

Ah! c'est donc vrai que vous aimez ailleurs!...

BARON.

Pourquoi non, madame?...

ARMANDE.

Je vous en félicite, monsieur Baron! (A part.) Oh! je me vengerai...

SCÈNE X.

MOLIÈRE, BARON, ARMANDE.

MOLIÈRE, parlant à ses ouvriers. Deuxième plan.

Oui, mes amis, demain, Scaramouche et les Italiens; après-demain, notre *Malade imaginaire* pour la cinquième fois. Je vous demande en grâce que tout soit prêt pour que nous puissions commencer à quatre heures. Vous savez que je ne puis plus veiller.

PREMIER OUVRIER.

Oh ! soyez tranquille, monsieur Molière ; mais ne sortez point ce soir à pied, il fait un vent très-froid avec de la pluie.

BARON, allant à Molière.

Il pleut ! ah ! je cours vous chercher ma chaise et la faire avancer jusqu'ici. (Il sort, deuxième plan à gauche.)

MOLIÈRE.

Bien, mon ami, bien !

SCÈNE XI.

ARMANDE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce donc, Armande, pleurez-vous?

ARMANDE, assise.

Je souffre, mon ami.

MOLIÈRE.

Quoi, à propos de cette requête du sieur Montfleury? vous ne pouvez point mépriser cette infamie dont votre sœur ni moi ne prenons nul souci.

ARMANDE.

Libre à ma sœur d'avoir ce courage-là, mais de telles calomnies rejaillissent sur moi et me font une situation odieuse.

MOLIÈRE.

Et, comme toujours, vous vous en prenez à moi de ce que j'ai des ennemis méprisables !...

ARMANDE, se levant.

Quoi, mon ami, toujours des reproches !...

MOLIÈRE.

Des reproches ! non ; si vous l'entendez comme plaintes de

la jalousie, vous vous trompez... Armande, ces plaintes-là, je les ai si bien refoulées dans mon cœur qu'elles y sont mortes.

ARMANDE.

Ainsi, vous ne m'aimez plus?

MOLIÈRE.

Je ne t'aime plus, Armande! je te reprends, je te gronde, c'est que je t'aime toujours comme ma fille.

ARMANDE.

Comme votre fille?

MOLIÈRE, troublé.

Ma fille!... ah! les infâmes? Ils prétendent souiller ce doux nom que j'avais l'habitude de te donner! Vouloir m'empoisonner cela, un sentiment si pur, si religieux, et qui a toujours été le refuge de mon propre cœur dans les orages qui l'ont bouleversé! (Il tombe dans son fauteuil.)

ARMANDE.

Ne pensez plus à cela, Molière; je l'aimerai toujours, ce nom de votre fille que vous me donnez, et c'est pourquoi je suis jalouse d'entendre M. Baron vous appeler aussi son père.

MOLIÈRE.

Jalouse... vous, jalouse de mes affections, et depuis quand?

ARMANDE.

Depuis que vous en honorez M. Baron qui en est indigne.

MOLIÈRE.

Armande, je t'en supplie, ne trouble pas mon âme par un caprice; si Baron est ingrat, ne me le dis pas! ne me le dis pas....

ARMANDE.

Vous me fermez la bouche, Molière, je souffrirai en silence; ah! vous êtes bien changé pour moi, puisque vous êtes aveugle à ce point sur ce qui me concerne.

(Elle a tiré son écrin, l'a ouvert et a pris une lettre qu'elle affecte de froisser.)

MOLIÈRE, ému.

Quel papier tenez-vous là? voyons, parlez! donnez-le moi!

ARMANDE.

Non! vous en souffrirez trop, vous aimez tant M. Baron!!

MOLIÈRE.

M. Baron... toujours M. Baron... dites-donc ce que vous voulez dire.

ARMANDE.

Molière, c'est une affaire fort délicate... M. Baron me poursuit de son amour... Je trouve révoltante cette trahison envers vous, et n'en puis être plus longtemps complice par mon silence; je vous prie donc de l'éconduire sans lui en dire le motif... promettez-le-moi.

MOLIÈRE.

Tout ceci me met en méfiance; je ne vous ferai point cette promesse, que vous ne m'ayez donné la preuve de ce que vous avancez.

ARMANDE.

Cela m'est bien facile! mais c'est un échange! ma preuve contre votre parole de n'en souffler mot à Baron.

MOLIÈRE.

Je vous promets de ne lui point parler de cette preuve; c'est à moi de la juger.

ARMANDE.

Molière n'a jamais donné sa parole en vain.

MOLIÈRE, avec impatience.

Vous le savez; mais le papier, donnez-moi le papier!...

ARMANDE, hésitant.

Mais, Molière...

MOLIÈRE.

Donnez donc, je le veux. (Armande lui donne la lettre en tremblant. — Molière, lisant avec une tranquillité étrange.) Oui, c'est bien l'écriture de Baron!! « Armande, vous n'aimez point, vous n'ai- « merez jamais Molière, n'est-ce pas? il ne vous aime pas « non plus, lui, c'est impossible ; il est trop grave pour vous! « vous êtes trop jeune pour lui... la jeunesse, l'amour... » (Il lit des yeux.) Oui, une déclaration, des lieux communs... (Fermant la lettre dans sa main.) C'est une lettre d'amour comme toutes les autres.

ARMANDE, avec inquiétude.

Eh bien, Molière!...

MOLIÈRE, se levant avec un calme affecté.

Je ne suis plus jaloux, je vous l'ai dit, Armande ; mais je chasserai Baron : sa conduite est déloyale.

SCÈNE XII.

BARON, MOLIÈRE, ARMANDE.

BARON, entrant au premier plan à gauche.

Mon ami, j'ai enfin retrouvé mes porteurs; il m'a fallu les chercher au cabaret... Ils sont là, voulez-vous partir?

MOLIÈRE.

Un moment, qu'ils attendent ; j'ai à vous parler, Baron.

ARMANDE, bas à Molière.

Quoi, devant moi?

MOLIÈRE, de même.

Non, prenez sa chaise et me la renvoyez aussitôt ; allez m'attendre chez vous.

ARMANDE.

Mais, songez à votre promesse; ne lui dites pas...

MOLIÈRE.

Je l'ai promis.

ARMANDE.

Mais, rendez-moi la lettre !...

MOLIÈRE, froidement, mais avec fermeté.

Allez ! allez! (Armande sort. Plan à gauche.)

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, BARON.

BARON.

Qu'avez-vous à m'ordonner, mon père?

MOLIÈRE.

Ton père?... suis-je vraiment un père pour toi?

BARON.

Oh ! oui, un tendre père; et vous ne douterez jamais de mon cœur, vous! Mon Dieu, comme vous êtes pâle! souffrez-vous davantage?

MOLIÈRE, avec une colère concentrée.

Je me porte bien.

BARON.

Mais vos mains ne se sont pas réchauffées?

MOLIÈRE.

J'ai un froid qui me tue, n'importe; ces mains-là ont encore de la force.

BARON, à part.

Oui, elles meurtrissent les miennes?... Ah! mon Dieu, qu'avez-vous donc?

MOLIÈRE.

Baron, vous devriez connaître que vous n'avez pas de meilleur ami que Molière!... Oh! ne rougissez point, je ne vous veux rien reprocher; ce que j'ai fait pour vous, le premier venu ayant quelque argent en la poche et quelque bonté en l'âme, l'eût fait aussi bien que moi... mais ce dont je me vante auprès de vous, Baron, c'est de vous avoir aimé comme un père aime son fils, et cela, voyez-vous, ne s'acquitte point en paroles; l'amour seul peut payer l'amour, et si vous n'avez point dans le cœur une amitié forte et véritable pour Molière, Molière est un père bien malheureux et Baron un cœur bien méprisable.

BARON.

Pourquoi me dites-vous cela, Molière, et d'un air si courroucé? Mon Dieu, en quoi ai-je pu vous déplaire?

MOLIÈRE.

C'est que vous êtes un ingrat, Baron, et que j'ai horreur des ingrats, ne l'ayant jamais été moi-même, et ne comprenant pas qu'on le puisse être.

BARON.

Moi, ingrat! oh! Dieu m'est témoin qu'il n'est pas de sacrifices que je ne voulusse faire, et de tourments que je ne fusse glorieux d'endurer pour l'amour de vous.

MOLIÈRE.

Des protestations, des serments, va-t'en, je te méprise!

BARON.

Mon père... est-il possible?

MOLIÈRE.

Va-t'en, te dis-je, je ne te suis plus rien.

BARON, à part.

C'est la fièvre, c'est le délire!... (Haut.) Molière, allons chez vous: venez, vous souffrez... ces égarements...

MOLIÈRE.

Je ne suis pas malade, je ne suis pas égaré; j'ai toute ma raison, toute ma force, et je vous dis que vous êtes un traître.

BARON.

Molière, je dois tout souffrir de vous... mais s'il est vrai que je sois coupable, faites-moi savoir comment, et s'il faut expier ma faute, tout mon sang...

MOLIÈRE, hors de lui.

Ceci est une feinte ridicule, monsieur, et votre audace me confond; il me semblait qu'au premier mot, vous dussiez vous ôter de devant mes yeux. Sachez donc que je n'ai point d'explications à vous donner, et que je n'en accepterai aucune de vous; sortez, je vous épargne la honte d'être publiquement chassé de ma maison. Mais ici, je suis encore chez moi! (Avec exaltation.) Ce théâtre, c'est ma maison aussi, c'est mon sanctuaire, c'est mon pavois de triomphe et mon lit de douleurs; c'est là que je voulais vous élever jusqu'à moi, par le talent et la vertu, afin de vous laisser comme un héritage, le fruit de tant de travaux, de chagrins et de fatigues! Vous y rentrerez comme vous pourrez, quand je n'y serai plus; mais de mon vivant, vous n'y reparaîtrez jamais, car vous souillez une enceinte que j'avais purifiée par l'amour du bien et le langage de la vérité!

BARON.

Molière, je vous déplais; je vous ai offensé apparemment... et pourtant, je puis jurer par ce que je respecte le plus au monde, par votre nom illustre, par votre gloire qui m'est sacrée, par votre bonté que j'adore...

MOLIÈRE.

Tais-toi! Ne peux-tu m'épargner la douleur d'entendre de tels blasphêmes sortir de ta bouche? (Le saisissant aux épaules avec une force convulsive, et le forçant à plier les genoux.) Si jeune, avec des yeux si clairs, des traits si purs, porter dans l'âme une si

redoutable perversité. Tiens!... tu me fais horreur, et j'ai envie de te tuer!... (Il le jette rudement par terre.)

BARON, hors de lui, se levant.

O mon Dieu, si vous n'étiez pas mon bienfaiteur!...

MOLIÈRE, se parlant à lui-même sans le regarder.

Mon Dieu! ne pouvoir plus estimer ni chérir ce que je préférais à tout le reste! avoir vu décliner la vertu d'un roi que j'aimais avec mes entrailles plus encore qu'avec ma raison! avoir été forcé d'éteindre dans mon sein l'amour le plus généreux et le plus grand que jamais homme ait ressenti pour une femme... être réduit à mépriser un homme que j'avais nourri, élevé comme mon propre fils... Ah! c'est d'aujourd'hui que je suis vieux... vieux... vieux! j'ai cent ans!

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE, BARON, MAGDELEINE, PIERRETTE; DUPARC, CONDÉ, BRÉCOURT, LES OUVRIERS.

(Brécourt et Duparc entrent de gauche, deuxième plan, et vont de suite à Molière qui chancelle, et le conduisent près de son fauteuil.)

BRÉCOURT.

Molière, inquiets de ne pas te voir rentrer, nous venons.

PIERRETTE, dans la coulisse.

Oui, monseigneur, il est encore ici...

(Condé entre conduit par Magdeleine et Pierrette.)

CONDÉ, allant à Molière.

Molière, je viens de voir le roi; les cabales de vos ennemis échouent devant l'estime qu'il vous porte, et pour preuve, il vous mande pour s'entendre avec vous sur le plan d'une fête... Êtes-vous en état d'aller assister au petit coucher du roi?...

MOLIÈRE, sortant de sa rêverie.

Le roi!... une fête!... Molière!... (Il s'affaisse lentement sur un fauteuil.) Prince, dites au roi que Molière se meurt, et n'a plus de maître ici-bas. (Il tombe dans son fauteuil.)

MAGDELEINE.

Molière! oh! mon Dieu?

PIERRETTE.

Du secours, oh! mon Dieu, du secours!

(Tous les ouvriers et trois gentilshommes de la suite de Condé entrent de tous côtés et restent consternés.)

MOLIÈRE.

Non, point de secours autre que celui de vos cœurs... du repos, du silence; priez, priez autour de moi. (Tous les ouvriers se mettent à genoux.) Dieu est ici comme partout, et les bigots ne le peuvent chasser de mon âme.

CONDÉ, lui tenant la main.

Il expire! Mais voici dans sa main... une dernière volonté sans doute, et que nous lui devons promettre d'observer, tandis qu'il respire encore... Lisez, monsieur Baron.

BARON, prenant le papier.

Oh! mon Dieu! voilà ce qui l'a tué.

DUPARC, voulant prendre le papier.

Qu'est-ce donc?

BARON, donnant la lettre à Brécourt.

Une lettre, une lettre folle et puérile que j'écrivis à sa femme avant son mariage... O Molière, ô mon bienfaiteur, ô mon père, vos sens ne m'entendent plus, et je ne puis me justifier, et vous allez mourir en me maudissant.

(Il sanglotte et tombe à genoux.)

DUPARC, allant à Baron.

Baron, es-tu coupable de sa mort?.. Oh! je te tuerais!

BRÉCOURT.

Non, Baron n'est pas coupable : il a aimé Armande, mais il s'est vaincu lui-même, et depuis le jour où elle a été la femme de Molière, Baron a été digne de Molière. Ame défaillante de mon ami, grande âme du meilleur des hommes, si tu peux encore m'entendre, que le courroux et la douleur te quittent ! pars en paix pour un monde meilleur, et sache qu'autour de toi, en ce moment, il n'y a que des cœurs fidèles.

DUPARC.

Hélas ! il ne t'entend plus.

MOLIÈRE, se ranimant.

Si, si, je l'entends... Baron, viens sur mon cœur. (Baron se jette aux genoux de Molière, qui le tient un moment entre ses bras et l'embrasse.) Pardonne à un mourant ! Ah ! c'est elle... elle qui me tue.. je lui pardonne !... Magdeleine, ma sœur ! mes amis... brave Condé, ma bonne servante !... mes ouvriers... (Tous les ouvriers se mettent à genoux.) Dignes gens... je vous quitte !... ne me plaignez pas... j'ai tant de fois désiré ce moment-ci... mais, mon Dieu, qu'un homme souffre avant de pouvoir mourir !

BRÉCOURT.

Il respire encore, emportons-le chez lui !

MOLIÈRE, se soulevant.

Oui, je veux mourir chez moi... je veux bénir ma fille !

CONDÉ, allant à Molière.

Appuyez-vous sur moi, Molière.

DUPARC.

Ah ! perdre le seul homme que j'aie jamais aimé !

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

EN VENTE MÊME LIBRAIRIE.

CLAUDIE

Drame en trois actes et en prose, par GEORGE SAND.

1 FRANC 50 CENTIMES.

FRANÇOIS LE CHAMPI

Comédie en trois actes et en prose, par GEORGE SAND.

1 FR. 50 CENT.

GRIBOUILLE, HISTOIRE DU VÉRITABLE [illegible]

Par GEORGE SAND.

ILLUSTRÉ PAR MAURICE SAND. — 3 FRANCS.

ŒUVRES DE GEORGE SAND

Illustrées par Tony JOHANNOT. — 20 cent. la liv.

1res livraisons à paraître : **La Mare au Diable. — André. — Mauprat**, etc., etc.

LE JOUEUR DE FLUTE

Comédie en un acte et en vers, par M. E. AUGIER.

1 FR. 50 CENT.

CHARLOTTE CORDAY

Tragédie en cinq actes et en vers, par M. F. PONSARD.

4 FRANCS.

HISTOIRE DE PARIS, PAR THÉOPHILE LAVALLÉE

ILLUSTRATIONS DE CHAMPIN

Un volume publié en 35 livraisons sur vélin superfin.

20 CENT. LA LIVRAISON.

PARIS. IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

